



Emeline COLPAERT

Passionnée de photographie et globe-trotteuse dans l'âme, c'est son intérêt pour les conflits dans le monde et la question des réfugiés qui ont poussé Emeline à rejoindre le projet. Elle a vu en celui-ci l'opportunité de se spécialiser dans un sujet qui lui était encore peu connu il y a un an et demi. Emeline aime toucher les gens avec des mots, mais surtout des images.



Justine DELPIERRE

Fascinée par les régimes totalitaires, Justine ne passe pas à côté d'un reportage abondant de près ou de loin celui dirigé par Kim Jong-un. Quand Marie lui parle de ce sujet, elle ne peut donc qu'accepter de rejoindre l'aventure. Justine a mis sa débrouillardise et son organisation au profit de ce projet. Projet pour lequel elle est fière d'avoir mis autant de cœur.



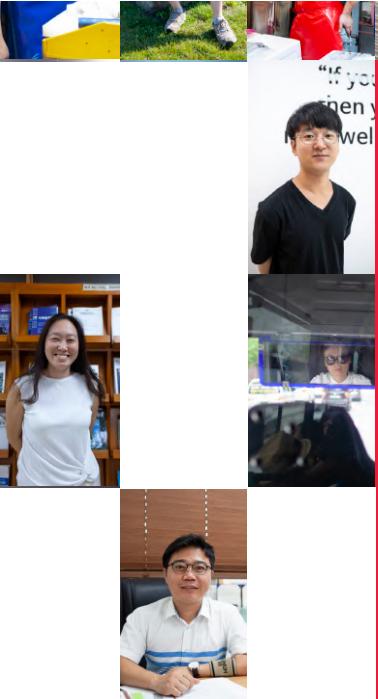
Théa JACQUET

Toujours parée de ses appareils photo numérique et argentique, Théa est sans cesse friande de nouvelles choses et d'en apprendre davantage sur le monde qui l'entoure. Adepte d'un journalisme qui donne à réfléchir, elle n'a pas hésité longtemps avant de rejoindre le groupe pour se lancer dans cette aventure aussi excitante qui enrichissante.



Marie KNEIP

Avide de découvertes en tout genre, les cinq mois qu'elle a passés au pays du matin calme ont réaffirmé son intérêt pour les cultures éloignées. C'est une rencontre avec une amie américaine qui éveillera son intérêt pour la vie des Nord-Coréens au Sud. Marie aime manier la plume, mais également le dessin, son média de prédilection. Elle se cache derrière toutes les illustrations du Mook.



Entre 1998 et 2019, 33 247 Nord-Coréens se sont enfuis pour s'installer définitivement en Corée du Sud. Les fragments d'un passé commun et le traitement particulier qui les y attend les ont attirés plutôt qu'ailleurs.

Après un trajet non sans difficultés, ces hommes et ces femmes atterrissent dans une société à l'opposé de celle qu'ils ont connue. Une fois leur séjour de trois mois au sein d'une institution fermée terminé, ils obtiennent la nationalité sud-coréenne, mais se retrouvent seuls face à leur sort. N'étant ni réfugiés, ni Nord-Coréens, ni même réellement Sud-Coréens, il leur est parfois difficile de se situer. Certains réussissent à s'intégrer, d'autres peinent davantage.

Pendant 26 jours, quatre étudiantes en journalisme sont parties à la rencontre de ces personnes au profil complexe et aux divers vécus. L'intégration des Nord-Coréens en Corée du Sud, une problématique encore trop peu connue en Occident qui, selon elles, méritait de l'être davantage.

Dans ce Mook, ce sont leur histoire qu'elles ont voulu raconter.

Emeline COLPAERT, Justine DELPIERRE,
Théa JACQUET et Marie KNEIP



Coréetranger



Coréetranger

L'intégration des Nord-Coréens en Corée du Sud



Pourquoi ces termes ? Pourquoi ces noms ?

À l'écriture de ce Mook, nous avons longuement réfléchi aux termes les plus appropriés pour désigner ces hommes et ces femmes qui fuient le régime des Kim pour rejoindre la Corée du Sud.

Les appeler *réfugiés* ne nous convenait pas, car officiellement ils ne fuient pas un pays pour se rendre dans un autre, la Corée du Sud n'évoquant que la péninsule coréenne dans sa Constitution. De plus, ils obtiennent rapidement la nationalité sud-coréenne à leur arrivée. Pourquoi pas le terme *transfuges* alors ? D'un point de vue personnel, *des déserteurs qui passent à l'ennemi* faisait trop référence à un contexte de guerre. Aucun traité de paix n'a officiellement été signé entre les deux pays, mais la guerre qui les oppose est davantage symbolique que manifeste.

Nous avons donc fait un choix. Choix pas tout à fait exact, certes, mais la langue française étant trop pauvre face à un sujet aussi complexe, nous avons du simplifier la terminologie. Au fil des pages, vous découvrirez donc les histoires de *Nord-Coréens ayant fui vers le Sud* ou d'autres périphrases de ce genre. Tout en ne niant pas leur naturalisation, par souci de compréhension, il nous semblait plus qu'essentiel de mentionner leur origine.

De plus, les (pre)nom(s) nord-coréens étant généralement reconnaissables, nous avons décidé - et aussi parfois à la demande de nos témoins - d'utiliser des noms d'emprunt. La peur de représailles pour leur famille restée au Nord en est la première des causes.



Un récit, des histoires

édito

Qu'ils aient été forcés ou qu'ils aient pris l'initiative eux-mêmes, plus de 33 000 Nord-Coréens ont fui le pays le plus fermé au monde pour s'installer en Corée du Sud, pays similaire au leur. Similaire, de nom uniquement. Bien que la langue soit commune et que le physique ne soit pas bien différent, de nombreuses dissemblances entre les deux pays se remarquent aujourd'hui au niveau de la culture et du mode de vie. Capitaliste, consumériste et compétitif, tels sont les adjectifs qui qualifient le pays du matin calme – nom que nous utiliserons pour désigner la Corée du Sud. Dans un contexte si différent du communisme de la Corée du Nord, nous avions tendance à croire, peut-être à tort, que le Sud de la péninsule n'était pas l'Eldorado auquel les anciens habitants du régime des Kim pouvaient s'attendre, en le choisissant comme terre d'accueil. Contraints de s'adapter à cette nouvelle vie, ces hommes et ces femmes se voient heureusement aidés par de nombreuses ONG au cours de leur transition. C'est cette situation pour le moins complexe qui a poussé notre curiosité de journalistes en devenir à prendre l'avion en direction de la Corée du Sud, ainsi que le train pour New Malden, en Angleterre.

Les personnes rencontrées sur place nous ont partagé leur passé, leurs angoisses, leurs questionnements, leurs envies, leurs espoirs. Elles se sont confiées, parfois au péril de leur famille restée au Nord. Nous avons donc essayé de respecter le plus fidèlement possible leurs dires à travers les pages qui suivent.

Des récits différents et une intégration propre à chacun. S'oublier, se reconstruire, ou encore se retrouver. Nombreuses sont les situations que connaissent ces fugitifs. Cependant, presque tous nos intervenants avaient au moins un point en commun : l'envie parfois profondément enfouie d'une réunification, et l'espoir de retrouver leur famille et leurs racines.

Ce Mook n'a évidemment pas la prétention ni même le but de représenter la situation des Nord-Coréens résidant au Sud, mais plutôt l'envie de mettre en lumière l'histoire de certains d'entre eux. Le livre que vous tenez dans vos mains est le fruit d'un an et demi de recherches, de réflexions, de remises en question, et surtout de rencontres aussi enrichissantes que passionnantes. Nous y avons mis notre temps et notre cœur afin de traiter cette problématique le plus humainement possible. En espérant réussir à capter votre attention et à vous faire voyager jusqu'en Corée du Sud et à New Malden, nous vous souhaitons une lecture instructive et interpellante ■

**Théa Jacquet
pour Coréetranger**



8
Kim Hak-min, l'électronique au cœur de l'intégration

16
Hanawon, l'école d'une seconde vie

20
Qui sont-ils ?

22
Yoon Jong-chul, un grain de Nord au Sud

30
Mimétisme & entre-soi

32
Fuir la famine d'un pays pour mourir de faim dans un autre

36
L'anglais comme tremplin d'intégration

40
Trouver leur voix

52
Choi Jeong-seon,
« tous filles et fils de Dieu »

56
Une famille presque ordinaire

66
Là où christianisme et confucianisme se rencontrent

70
Namnambuknyeo, l'amour au-delà des frontières

76
Madame B, un petit geste pour réveiller les consciences

78
Jun-heo, le désir de combiner ses origines

88
Un regard international

90
La Corée d'Angleterre

98
Réunification intercoréenne : illusoire ou inévitable ?

101
Zone démilitarisée : entre tourisme et tensions politiques

Péninsule divisée, identités morcelées

Située en Asie de l'Est, la péninsule coréenne a vu naître sur ses terres un conflit qui dure depuis 69 ans. Entre occupation et déchirement, retour sur les événements clés qui ont façonné son histoire.

Texte par Emeline Colpaert et Justine Delpierre

1945 marque la fin de la Seconde Guerre mondiale et de l'occupation japonaise en Corée. La même année, les Américains et les Soviétiques, pourtant alliés pendant la guerre, décident chacun d'occuper une partie de la péninsule coréenne. Au niveau du 38ème parallèle, deux zones sont donc délimitées. L'URSS occupe le Nord. Les Américains, le Sud.

Les deux camps – idéologiquement opposés – ne parvenant pas à se mettre d'accord sur une Corée réunifiée, décident de prendre leur indépendance. En mai 1948, suite à des élections, l'homme d'État anticomuniste, Syngman Rhee, est propulsé à la présidence du Sud, qui en août deviendra la République de Corée. Un mois plus tard, le Nord annonce son indépendance à son tour et devient la République populaire démocratique de Corée. À sa tête, le dirigeant Kim Il-sung qui n'est autre que le grand-père de l'actuel dirigeant, Kim Jong-un.

La guerre de Corée

Les tensions ne se font pas attendre. Les Républiques se sentant toutes deux légitimes d'exercer leur autorité sur l'ensemble de la péninsule – la Constitution sud-coréenne ne faisant notamment nullement référence à un pays au Nord –, la guerre de Corée éclate le 25 juin 1950. 600 000 soldats nord-coréens, armés de matériel soviétique, envahissent le Sud, et prennent rapidement possession de Séoul. Encerclé dans

l'extrême Sud-Est au niveau de la région de Busan, le Sud réagit aux attaques. Une coalition militaire des *Nations Unies* dirigée par les États-Unis réussit à repousser l'armée de Kim Il-sung jusqu'à la frontière chinoise. La Chine, alliée communiste, rejoint le camp de la Corée du Nord et repousse l'offensive. La coalition de l'*ONU* riposte à nouveau. En mai 1951, une frontière est redéfinie au niveau du 38ème parallèle. Deux ans plus tard, les deux camps signent un cessez-le-feu. Une zone tampon est également créée : la zone démilitarisée, plus communément appelée *DMZ*. Paradoxalement, elle n'a de démilitarisé que son nom. À ce jour, aucun traité de paix n'a été signé entre les deux États, qui sont donc toujours officiellement en guerre.

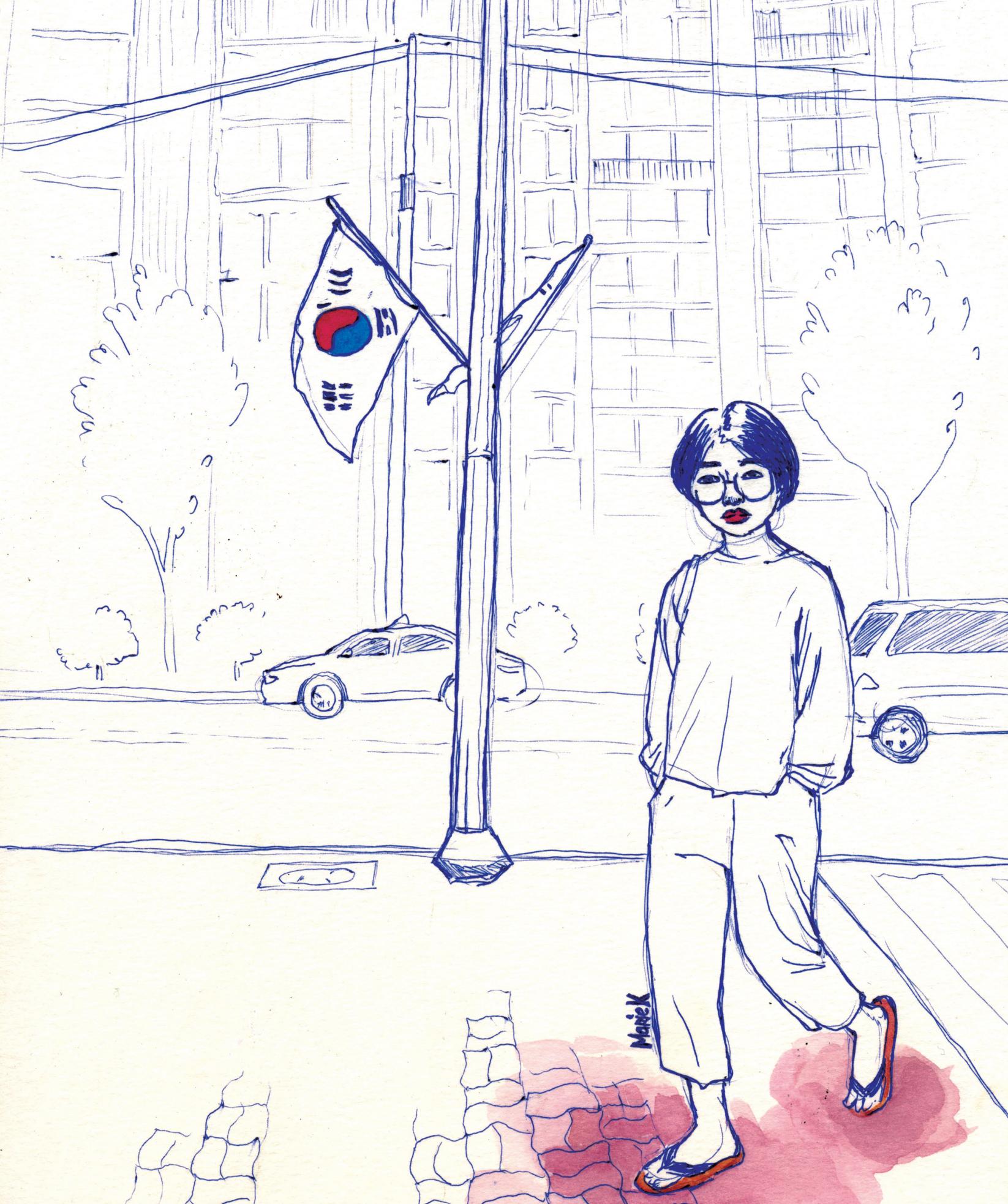
Fuir en direction du Sud

Entre 1998 et 2019, plus de 33 000 Nord-Coréens ont fui vers la Corée du Sud dans l'espoir d'une vie meilleure. Jusqu'en 2011, le nombre d'arrivants n'a globalement fait qu'augmenter. Depuis, les chiffres sont en baisse, passant de 2 706 personnes en 2011 à 1 137 en 2018. Cela semble être dû au renforcement des frontières depuis la prise de pouvoir de Kim Jong-un. C'est principalement la langue commune et l'histoire de la péninsule qui les poussent à se diriger vers ce pays plutôt qu'un autre. Avant 1994, ce sont essentiellement les individus de la classe éduquée qui s'échappaient. Les raisons étaient avant tout politiques. À la fin des années 1990 et au

début des années 2000, un changement s'opère. Suite à la chute de l'URSS, encore alliée à la Corée du Nord, et à des catastrophes naturelles, le régime des Kim est touché par une famine sans précédent. Ce sont désormais les citoyens de la classe moyenne ou encore les plus démunis, qui fuient en grand nombre pour rejoindre la capitale sud-coréenne. Autrefois politiques, les motifs de départ deviennent donc économiques.

Entre leur départ du Nord et leur arrivée au Sud, le chemin des fuyards n'est pas de tout repos. La *DMZ* qui sépare les deux États étant très surveillée, il est presque impossible et très dangereux de la traverser. Ils doivent dès lors emprunter des voies détournées, avec les services de passeurs, parfois au péril de leur vie. Certains sont emprisonnés avant même d'avoir franchi la frontière. D'autres meurent noyés en tentant de traverser les rivières qui les séparent de la Chine. Et d'autres encore sont arrêtés par la police mandarine et renvoyés en Corée du Nord, les deux pays ayant signé un accord. Après un séjour en Chine plus ou moins long en fonction des cas, ils traversent d'autres pays comme la Mongolie, le Laos, le Vietnam, le Myanmar ou encore la Thaïlande. Pays d'où ils pourront demander l'asile à la Corée du Sud. Le périple de ces quelques chanceux qui réussissent à atteindre le pays du matin calme est cependant loin d'être achevé : ils doivent encore s'adapter à leur nouvelle vie et apprendre à cohabiter avec les personnes qui étaient jadis leurs pairs ■





Premiers pas au Sud

대한민국에서의 첫 번째 발걸음



Kim Hak-min, l'électronique au cœur de l'intégration

Derrière l'enseigne éclatante de *Sogang Jobs*, petit commerce de réparation, se cache un homme qui a vu le jour sous le joug du régime des Kim. Sa fuite accomplie d'une traite et élaborée pendant près de dix ans ne l'a pas épargné de lourdes séquelles psychologiques. Retour sur son parcours au pays de *Samsung*, épaulé par son guide spirituel, le créateur de la pomme la plus convoitée au monde.

Texte par Marie Kneip

Mardi 6 août, 10 heures du matin. Rendez-vous dans un immeuble situé en plein cœur du quartier universitaire de Sogang, à Séoul. Mère de dix millions d'habitants, la métropole a dû hisser ses édifices toujours plus haut pour assurer sa prospérité. Manque de place oblige, les Sud-Coréens construisent et occupent l'espace à la verticale. À chaque niveau de ces buildings peuplant la capitale, on retrouve toute une panoplie de commerces, cliniques, et restaurants. Cet immeuble ne fait pas exception à la règle. Au cinquième étage, deux hommes guindés attendent derrière la porte vitrée qui les sépare du couloir austère de l'immeuble. De l'autre côté de la vitrine se trouve un bureau aseptisé où ne règnent que deux teintes, le blanc et le noir. Le plus petit, lunettes rondes et coupe au bol, nous ouvre la porte, et s'avance en clopinant. Il se présente dans un anglais timide. « *I'm Hak-min, welcome.* » À l'intérieur, les multiples néons sont un supplice pour les yeux. Le blanc immaculé du logo de l'entreprise *Sogang Jobs* tranche avec le noir du mur principal. La devise, *Fix Your Broken Heart*, laisserait tout badaud perplexe quant à la nature du commerce. Il ne s'agit non pas d'un centre de thérapie conjugale, mais bien d'une boîte de réparation d'*iPhone* et autres bijoux technologiques. Hak-min en est le fondateur, et emploie quatre travailleurs dans son atelier. Il prend place derrière son bureau, autour duquel la loi bichromatique du hall d'entrée poursuit son règne. Sur la table basse en marbre trône une biographie de Steve Jobs.

Kim Hak-min a 32 ans. Les 25 premières années de sa vie, il les a passées à l'extrême nord de la péninsule coréenne. Enfant, il baigne dans une haine assumée envers le voisin du Sud et son allié américain. Cependant, très tôt, le jeune Hak-min est exposé à des produits

culturels sud-coréens. Au début des années 2000, les séries qu'il commence à consommer via des clés USB métamorphosent sa vision de la Corée du Sud. Le garçon est subjugué par ces jeunes adultes libres de leurs choix. Ces moments de rêve illicites ne sont pourtant pas sans risque, et lui vaudront par la suite trois emprisonnements. Cette fenêtre vers un Sud onirique le pousse à tenter une fuite, qu'il planifiera pendant près de dix ans.

Un périple à l'issue incertaine

Solidement ancré dans le fauteuil de son bureau, un sourire timide aux lèvres, il paraît serein. Pour la énième fois depuis huit ans, il se replonge dans le récit de sa fuite. « Avant de partir, j'étais avec ma copine depuis un an. On a donc décidé de fuir ensemble. » En 2011, les deux amants entament un voyage sans retour vers le pays du matin calme. Leur périple débute par une prise de contact avec des passeurs nord-coréens, qui les emmènent jusqu'à la rivière Yalu, cours d'eau frontalier à la Chine. C'est là que les passeurs mandarins prennent le relais pour le début d'un voyage qui leur fera silloner tout le pays jusqu'en Thaïlande. En Chine, le jeune couple se déplace en voiture et tombe nez à nez avec les autorités locales. L'accord qui lie les pouvoirs chinois au régime des Kim les constraint de renvoyer chez lui tout fugitif nord-coréen. Hak-min et sa compagne leur échappent. Terrorisé, il hésite pour la première fois à continuer le chemin avec sa bien-aimée. L'arrivée en Thaïlande marque un tournant pour le fuyard. Harassé par la peur constante de se faire arrêter et exécuter, il s'embourbe dans un état dépressif. Logé dans des abris pour migrants non mixtes, il est séparé de sa compagne. Son droit d'asile demandé en Thaïlande, il n'est désormais plus possible de reculer. On l'envoie ensuite en avion vers la Corée du Sud, l'étape finale de sa fuite.





Hak-min a récemment inauguré une deuxième boutique *Sogang Jobs*, en plein centre du quartier universitaire d'Ewha.

T. jacquet

Les pieds à peine posés sur le tarmac sud-coréen, il est immédiatement pris en main par l'agence de renseignements gouvernementale. S'ensuivront trois long mois d'interrogatoires au sein de celle-ci, suivis de trois mois obligatoires au centre d'accueil *Hanawon*. L'agence de renseignements mène une enquête approfondie sur son identité, et ses connaissances nord-coréennes sont amenées à témoigner en sa faveur. Il serait inconcevable pour le Sud d'accueillir un espion à bras ouverts. Il reste sans nouvelles de sa copine, qui traverse pourtant les mêmes structures d'accueil. Au centre d'intégration, le ton est rapidement donné : s'adapter implique de s'oublier. On lui apprend à mentir pour ne pas révéler ses origines. Il doit au plus vite se débarrasser de son accent, trop révélateur. Les responsables se rendent rapidement compte que son état nécessite une aide psychologique supplémentaire. Il séjourne alors un mois dans un centre médical à l'allure carcérale. Là-bas, refus catégorique de prendre tout médicament pour vaincre sa dépression, persistante. Sa guérison sera spontanée, et non médicamenteuse, croyance qui émane de son passé nord-coréen. De l'autre côté du 38ème parallèle, aucun mot n'existe pour définir la dépression. Ce vocabulaire lié aux troubles psychologiques est inédit pour lui, habitué des maux physiques. Pour Hak-min, cette apathie est l'aboutissement naturel du tournant à 180 degrés que sa vie vient de prendre. L'unique remède serait de retrouver une vie stable.

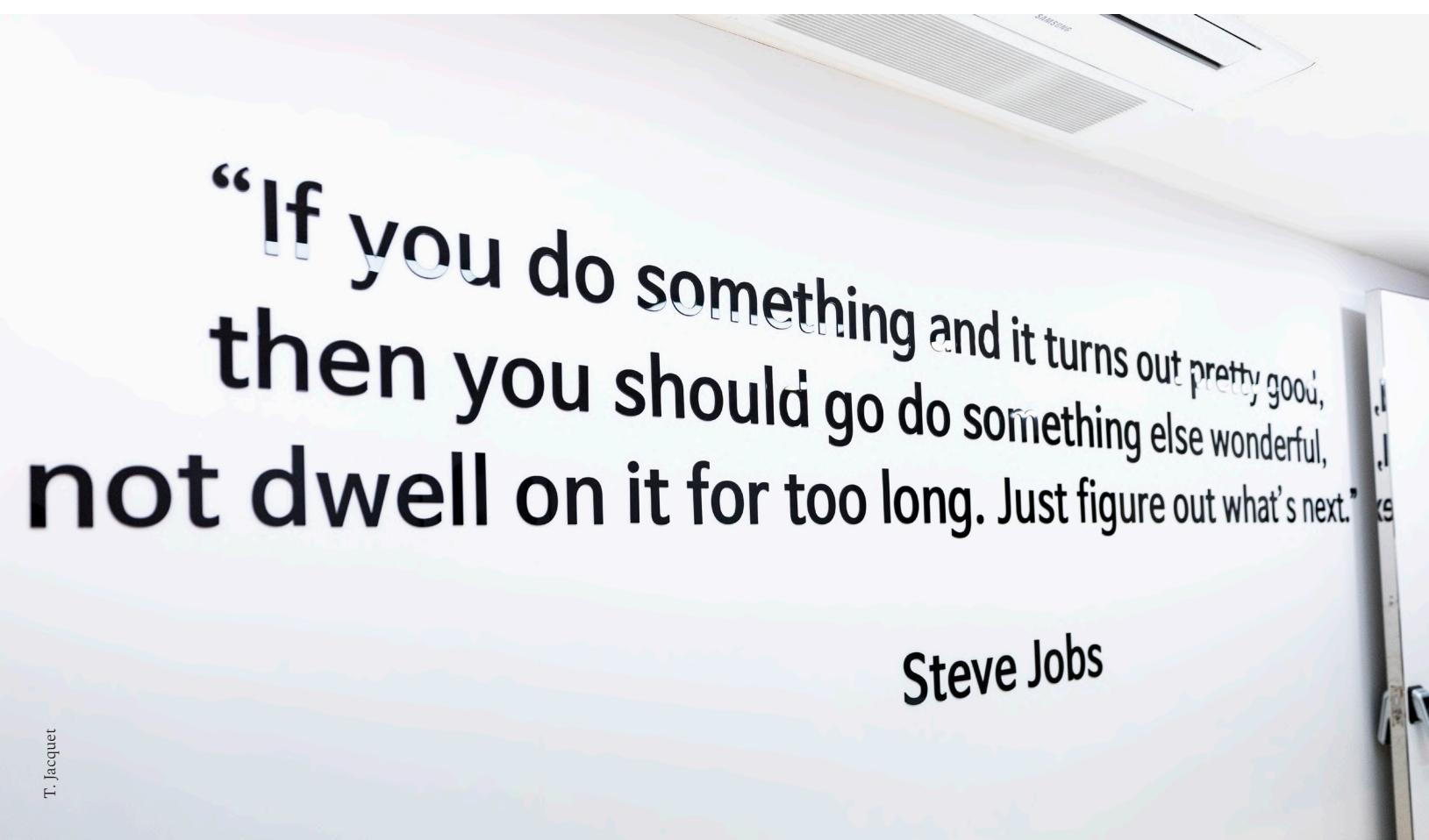
Le poids de la solitude

À sa sortie de *Hanawon*, il reçoit le petit carnet vert qui lui ouvre officiellement les portes du pays : son passeport sud-coréen. Après sept mois d'interrogatoires et de préparation à la vie au Sud, il retrouve sa compagne. Néanmoins, la dépression le ronge toujours, et il peine à s'acclimater à sa nouvelle vie. Le couple se sépare peu de temps après. Son état stagne, il s'enferme dans un studio et s'isole de toute activité sociale.

Les regrets commencent à poindre. Pourquoi avoir fait tout ce chemin et avoir abandonné sa famille pour au final se retrouver seul ? Les rares sorties en dehors de son studio le confrontent à des Sud-Coréens qui se montrent peu accueillants, et confondent son accent rural avec celui d'un Chinois. C'est par cet accueil dénué de chaleur qu'il justifie sa solitude de l'époque. Le réparateur est catégorique : dans la société sud-coréenne, on ne tolère pas la diversité. Cette vie socialement instable va durer un an. La solitude sentimentale lui pèse sur le moral, et la pensée de mettre fin à ses jours lui traverse l'esprit.

Un jour, une annonce sur les réseaux sociaux attire son attention. Il reconnaît une amie d'enfance qui est arrivée au Sud, comme lui. Ils reprennent contact. En plein milieu de son récit, le regard d'Hak-min émerge de son passé houleux, et se dirige vers le livre posé sur la table. La biographie de Steve Jobs. « Mon amie m'a offert ce livre pendant que je vivais cette période sombre. » À l'époque, il est rapidement happé par la lecture, et en retire une énergie nouvelle. Une citation en particulier reste gravée dans son esprit. « Celles et ceux qui sont assez fous pour croire qu'ils peuvent changer le monde, sont en réalité ceux qui le font. »

« Si vous accomplissez quelque chose qui s'avère être une bonne chose, alors vous ne devriez pas vous y attarder : accomplissez d'autres choses extraordinaires. »



Il se rappelle les heures passées à réparer des objets mécaniques pendant son adolescence. Le jeune homme vient de trouver son guide.

Dans son studio, il se met à étudier, mémorise ses premiers mots d'anglais. Admis à l'*Université de Sogang*, l'idée de révéler ses origines le pétrifie. « Mes amis étaient tous sud-coréens, j'avais honte de ne pas l'être. » Maladroitement, il justifie son accent rural en prétendant venir de Gangwon, province à l'Ouest de Séoul et au dialecte marqué. Tourmenté, il aborde la question de son identité avec son professeur de philosophie de l'époque. « Mon professeur m'a révélé que mon passé ne pouvait être oublié ou nié. C'est lui qui m'a appris à vivre ma vie, et suivre les envies qui m'étaient propres. » Cet enseignement marque l'étudiant, qui se met peu à peu à dévoiler d'où il vient. En assumant ses origines, il rejette la philosophie du mimétisme enseignée à *Hanawon*. Se réconcilier avec sa double identité lui permet de réellement commencer sa nouvelle vie. Pendant sa deuxième année d'études, le talent de réparation qu'il possédait au Nord devient son outil d'intégration. Il met à profit sa dextérité, et répare tout téléphone qui tombe entre ses mains. Petit à petit, sa notoriété fait le tour du campus, et les élèves se bousculent pour profiter de ses mains d'orfèvre. Hak-min perd ses études de vue. Il rêve de monter son affaire. Ses espoirs sont rapidement démolis par son entourage. Certains le regardent de haut, lui demandant s'il a réellement fui le régime pour finir « réparateur ».

Vivre de sa passion du Nord, au Sud

Déterminé, il balaye les propos de ses détracteurs. Il refuse de mener sa vie selon les mœurs sud-coréennes qui valorisent le métier de salarié, profession exemplaire car synonyme de stabilité. Il décide ensuite de lancer son propre business, en le nommant peu subtilement d'après son modèle américain, *Sogang Jobs*. Journalistes nationaux et internationaux s'intéressent au parcours atypique de ce

jeune entrepreneur au passé tout aussi singulier. « Désormais, j'ai envie de reprendre mes études, ce que je ferai si je trouve quelqu'un pour me remplacer à la tête de *Sogang Jobs*. »

Maintenant naturalisé sud-coréen, les menaces de représailles du gouvernement Kim ne semblent plus que de mauvais souvenirs à ses yeux. « Je ne suis pas un personnage politique ou engagé, je suis un citoyen normal. Je n'ai donc pas de raison d'avoir peur. » Si son corps et son esprit sont au Sud depuis bientôt neuf ans, son passé reste gravé dans sa mémoire. Les cauchemars de sa fuite sont tenaces, mais s'estompent peu à peu.

« Je pense avoir réussi à m'intégrer ici grâce aux difficultés auxquelles j'ai dû faire face. Elles m'ont forgé. » À l'heure actuelle, il s'est donné pour mission de déconstruire les stéréotypes qui gravitent autour des Nord-Coréens. « Quand je suis arrivé, le regard des locaux n'était pas chaleureux, et leur comportement, encore moins. » Sa mère et sa sœur aînée vivent encore au Nord. Les réunions entre familles organisées par le gouvernement ne concernent que les fratries séparées lors de la guerre de Corée. Hak-min et ses proches sont considérés comme des rebelles, et donc privés de ces occasions. Son rêve : voir les deux pays se réunifier ■

Mon passé ne peut être ni oublié ni nié. »

Hanawon, l'école d'une seconde vie

Les premiers mois de la nouvelle vie d'un(e) Nord-Coréen(ne) en Corée du Sud se résument généralement à des interrogatoires, et à un enfermement dans ce que les autorités appellent « centre gouvernemental d'adaptation ». Un centre secret plus communément connu sous le nom de *Hanawon*.

Texte par Justine Delpierre

Une fois sur le sol sud-coréen, les nouveaux arrivants, en fonction de leur passé et des soupçons qui pèsent sur eux, subissent durant quelques jours, voire quelques mois, d'innombrables interrogatoires, menés par différentes agences de renseignement dont la *NIS*, *National Intelligence Service*. Celles-ci enquêtent essentiellement sur leur identité afin de s'assurer qu'ils ne sont ni des espions envoyés par le Nord ni des Chinois fuyant leur pays. Kim Seok-hyang, sociologue au département des études nord-coréennes à l'*Université d'Ewha*, voit cette étape comme indispensable. « Croyez-le ou non, il y a énormément de citoyens chinois d'origine coréenne qui arrivent au Sud pour obtenir un travail, une maison... Nous ne voulons pas soutenir des Chinois avec notre argent. C'est pour cela que nous devons mener ces interrogatoires », explique-t-elle en tant qu'ancien membre du *Ministère de la Réunification*, l'organe gouvernemental en charge de la question de la Corée du Nord.

Après les interrogatoires, l'apprentissage

Leur identité confirmée, les Nord-Coréens sont emmenés à *Hanawon*, le centre gouvernemental d'adaptation. Quel que soit leur âge, ils y restent pendant trois mois, sans aucune sortie autorisée. À l'origine, ce centre était une initiative privée catholique. Le gouvernement l'a ensuite repris en 1999. Son but est,

et a toujours été, de préparer ces hommes et ces femmes issus d'une dictature communiste à leur entrée dans la société sud-coréenne. Société à l'opposé de ce à quoi ils ont été habitués jusqu'alors. Ils y suivent donc des cours de coréen. S'ils sont encore mineurs, ils vont à l'école. Ils sont aidés administrativement, et apprennent notamment à utiliser une carte bancaire, un ordinateur et les transports en commun.

Dans les années 2000, suite à l'arrivée massive de Nord-Coréens à cause de la famine qui ravage leur pays, le gouvernement sud-coréen se voit contraint d'ouvrir un deuxième centre d'intégration dans la ville d'Ansan. Celui-ci permet également de séparer les arrivants : femmes et enfants d'un côté, hommes et familles désirant rester ensemble de l'autre. Cependant, « aujourd'hui, dû au renforcement des contrôles aux frontières nord-coréennes par Kim Jong-un, les deux centres se vident » précise Kim Hanyoul, manager à *Unikorea*, une organisation qui cherche à préparer la réunification.

Pour la sécurité des nouveaux venus, peu de personnes connaissent l'adresse exacte de ces centres et y ont accès. « Des espions des Kim sont déjà venus menacer des pensionnaires. Depuis lors, le centre est tenu secret. Le bâtiment est comme une base militaire, des hommes armés l'entourent. Les photos y sont interdites. Cet isolement est important pour les internes. Seuls face à leurs objectifs, cela leur permet de mieux s'adapter à leur nouvelle vie », confie Hanyoul.

Pour certains, cette période est bénéfique. Pour d'autres, trois mois sont insuffisants pour être réellement prêt à affronter l'extérieur. À l'inverse, d'autres encore remettent cette étape obligatoire en question et l'assimilent à une perte de temps. « Personnellement, cela ne m'a pas vraiment aidée. On apprend les choses à travers des livres. Par exemple, c'est via un manuel que j'ai appris à prendre le bus et le métro. Cela n'était pas assez pratique », affirme Uni (nom d'emprunt), jeune Nord-Coréenne arrivée en 2013.

Ces trois mois écoulés, ils obtiennent la nationalité sud-coréenne ainsi que des aides gouvernementales pour faciliter leur intégration, notamment des subsides au logement et à l'emploi. Les Nord-Coréens, fraîchement devenus citoyens de Corée du Sud, se retrouvent donc « seuls » face à leur propre sort ■

Les Nord-Coréens, contrairement à d'autres nationalités, bénéficient d'un accueil particulier et très organisé en Corée du Sud. Depuis 1997, la Corée du Sud a promulgué le *North Korean Refugees Protection and Settlement Support Act*, soit la loi sur la protection et l'aide à l'installation des Nord-Coréens. C'est cet acte qui leur garantit notamment les douze semaines de formation au sein du centre gouvernemental, *Hanawon*. C'est lui aussi qui encadre leur processus d'accès à la citoyenneté sud-coréenne et leur prévoit un soutien gouvernemental d'une période de cinq ans.

À leur sortie de *Hanawon*, le gouvernement propose aux néo-naturalisés un lieu de résidence – qu'ils sont libres d'accepter ou non – et leur offre des aides et subsides au logement, calculés en fonction de la taille du ménage. Certains bénéficient d'allocations supplémentaires comme les seniors ou les personnes atteintes de troubles mentaux. Des aides des gouvernements locaux – via les centres *Hana* notamment – et des ONG sont également mises à leur disposition.

éclairage





Identité 정체성

2



Qui sont-ils ?

Talbuksha, talbukmin, saetomin, réfugié, ou encore transfuge. Autant de termes pour désigner ces individus si différents les uns des autres. Pour les Nord-Coréens aujourd’hui au Sud, la question de l’identité est complexe. Les avis divergent.

Texte par Justine Delpierre

Lorsqu’un Sud-Coréen parle d’un habitant du Nord ayant fui vers le Sud, il a le choix entre différents termes. Il peut décider d’en faire référence en tant que *talbukcha*, soit *quelqu’un qui a fui le Nord*. Il peut utiliser sa version moins péjorative, *talbukmin*, soit *peuple qui a fui le Nord*. *Cha* signifiant un *type* ou un *gars*, les Nord-Coréens se sentent davantage considérés grâce à la terminaison *min*, qui signifie *peuple*. Depuis peu, le terme *saetomin* se popularise. Contrairement aux autres, celui-ci ne fait en rien référence à l’origine vu qu’il signifie *nouvel arrivant*. En ce qui concerne l’appellation *réfugié*, elle est beaucoup utilisée dans les pays occidentaux pour parler de la problématique, et ce par facilité de traduction et de compréhension. Cependant, « également et officiellement, les Nord-Coréens au Sud ne sont pas des réfugiés, car la Constitution sud-coréenne ne mentionne pas deux pays différents, mais une seule et unique péninsule coréenne avec différentes régions en son sein », explique Kwon Soyoung, politologue. « Ce terme ne leur correspond pas, car une fois qu’ils sont acceptés dans le système, ils obtiennent la citoyenneté sud-coréenne, même si leur statut social et leur traitement peuvent être différents », ajoute Park June, autre politologue.

Ces différentes appellations ont une influence sur les fuyards, qui essayent de se situer par rapport à celles-ci afin de définir leur identité. Selon Kim Philo, sociologue à l’*Institut des études sur la Paix et la Réunification* à la Seoul

National University, « même si on ne peut jamais vraiment abandonner son identité – un Sud-Coréen qui déménage aux États-Unis sera toujours sud-coréen –, les personnes qui ont réussi à s’intégrer, et ce essentiellement grâce à leur réussite économique, sont davantage enclines à se considérer comme des Sud-Coréens. Ce cas représente environ 60% des Nord-Coréens au Sud, 25% gardent leur identité du Nord, et très peu ne parviennent pas à choisir entre l’une ou l’autre. »

Ce n’est pas qu’une question de choix. Certains refusent de définir leur identité sur base de leur fuite. Ils ne sont ni du Nord – régime qui les considère comme des rebelles –, ni du Sud – pays qui les perçoit comme des citoyens particuliers –, ni même réfugiés. Park Sokeel, directeur de recherche et stratégie chez *Liberty In North Korea*, organisation venant en aide aux Nord-Coréens depuis leur fuite jusqu’à leur intégration, pense également dans ce sens. « Les mots utilisés sont problématiques. On les utilise pour labéliser ces personnes. Or, on devrait considérer leur fuite comme une expérience de leur vie plutôt que de l’associer à leur identité. On les résume à des réfugiés ou à des fugitifs plutôt que de les voir en tant qu’individus avec du potentiel, un talent... »

D’autres, comme Hyon In-ae, arrivée au Sud en 2004, estiment que l’existence de plusieurs termes pour les désigner – certains étant moins discriminants que d’autres –, n’a aucun sens. « En Corée du Sud, on utilise déjà l’origine pour faire référence à quelqu’un. Par exemple, on appellera une personne originaire de la province de Gangwon-do, un *Gangwon-do saram*. Ce qui signifie l’habitant de Gangwon-do. Je n’ai donc aucun problème à me présenter en tant que *talbukmin*. C’est un fait, je viens du Nord. » Contrairement à elle, certains ont davantage de difficultés à assumer leur origine. Pour s’intégrer, à *Hanawon*, on leur conseillerait même d’oublier cette nationalité. Ahn So-young (nom d’emprunt), arrivée en Corée du Sud en 2012, « ne se présente jamais en évoquant son origine. C’est une sorte de honte. » ■





Vivre au Sud
대한민국에서 살기

3

Mimétisme & entre-soi

En atterrissant à Séoul, le dépaysement est total. Tout y est propre, organisé et homogène. La capitale nous semble uniquement peuplée de Coréens, en apparence du moins. Nous nous sentons nous-mêmes un peu martiennes, dévisagées à chaque coin de rue, surtout par les plus âgés. Un soir, nous entrons dans un petit restaurant de quartier au menu exclusivement en coréen, mais heureusement illustré. Le restaurateur aux cheveux grisonnants nous aperçoit, et croise immédiatement les bras en signe de refus catégorique. « *No English, no English* », hurle-t-il en pointant la sortie du doigt. Forcées de quitter les lieux, nous tombons des nues.

La Corée du Sud accueille un nombre spectaculairement bas d'étrangers, et en effet, les rares allochtones que nous croisons en rue ont également des airs d'extraterrestres dans la foule de Séoulites.

La chaîne de télévision nationale *KBS* diffuse depuis 2015 une émission de variété à succès qui suit le quotidien d'étrangers fraîchement installés au Sud. Son but : montrer aux téléspectateurs locaux comment vivent les immigrés dans leur pays. Nous réalisons à quel point l'intégration en tant qu'expatrié est difficile ici lors d'une rencontre avec des stagiaires étrangères. Une jeune Ukrainienne nous raconte, encore abasourdie, la fois où des inconnus sont venus toucher ses cheveux blonds alors qu'elle voyageait dans le sud de la Corée. Laura, Colombienne vivant dans la capitale, nous confie que s'intégrer ici n'est pas une mince affaire, même en parlant couramment la langue. Les préjugés et l'ignorance des Sud-Coréens forment un vernis tenace qui rend la société presque impénétrable à tout étranger.

Dans la rue, les piétons ignorent nos questions en anglais, ou nous répondent en coréen dans le meilleur des cas. Notre traductrice nous

explique que par souci de perfection, les Sud-Coréens n'osent pas répondre aux touristes en anglais, car il ne serait pas irréprochable. Or, la plupart d'entre eux se débrouillent avec la langue de *Shakespeare*.

C'est bousculées dans le métro que nous faisons la connaissance de ces femmes d'âge moyen que l'on nomme ici *ajummas*. Reconnaissables à leurs bigoudis, leur look de randonneuses ringardes et leur visière anti-UV en été, elles n'hésitent pas à pousser quiconque se met en travers de leur chemin dans l'espace public. Probablement parce qu'elles considèrent qu'après des décennies de vie dévouée à leurs mari et enfants, elles n'ont de comptes à rendre à personne. Dans les transports, toujours, un autre homme âgé nous aborde, visiblement intrigué par ces trois Occidentales au matériel photo bien encombrant. Son franc-parler nous amuse et nous déconcerte à la fois. Avant de s'interroger sur la langue que nous parlons, il nous demande, sans passer par quatre chemins, notre religion. Ce à quoi nous répondons « *no religion* ». Ébahis, il prend un air désapprobateur en nous faisant comprendre que lui est chrétien.

Autour du centre de Séoul, où se trouve le palais présidentiel, gravitent des dizaines de quartiers universitaires, qui sont de véritables villes miniatures. Les passants, pour la plupart des étudiants, sont très apprêtés, coiffés, et maquillés. Cependant, aucune coiffure ni style vestimentaire ne sort réellement du lot. À part ces fines montures métalliques ronde à la *Harry Potter* qui semblent être le seul modèle de lunettes vendu. Dans les restaurants et cinémas, beaucoup d'offres sont réservées aux jeunes couples, presque omniprésents. Nous nous sommes retrouvées plus d'une fois au restaurant, entourées uniquement de tables où roucoulaient des amoureux. Si les marques d'affection en public sont limitées, les partenaires n'hésitent pas à s'habiller de la même manière pour prouver leur amour. Nous avons croisé plus d'une fois ces amants arborant le même t-shirt, pantalon, ou carrément les mêmes chaussures. Ici, le regard de l'autre fait partie intégrante de la construction de soi, ce qui mène à un mimétisme exacerbé. Une homogénéité renforcée par l'absence de diversité ethnique dans les rues ■

Marie Kneip



Fuir la famine d'un pays pour mourir de faim dans un autre

Le 15 août 1945, l'indépendance coréenne est proclamée suite à la capitulation japonaise. 74 ans plus tard, l'agitation et la fierté se font toujours autant ressentir dans les rues de Séoul, alors que les Coréens célèbrent leur fête nationale. À côté de cette frénésie, une partie des manifestants s'est réunie pour commémorer le décès d'une Nord-Coréenne et de son fils.

Texte par Théa Jacquet

En juillet 2019, les corps sans vie de Han Sung-ok et de son fils âgé de six ans ont été retrouvés dans leur appartement à Séoul. Cela faisait plusieurs mois que la dame ne payait plus ses factures. Suite à une enquête, il s'est avéré que cette dernière avait fui la famine de la Corée du Nord une dizaine d'années plus tôt. Selon plusieurs organes de presse sud-coréens, la mère et son fils seraient morts de faim, deux mois avant d'avoir été découverts. Alors que Séoul est l'une des villes les plus riches d'Asie, une question se pose : comment peut-on encore y mourir de faim en 2019 ?

Cette histoire souligne les difficultés rencontrées par de nombreux Nord-Coréens à s'habituer à leur nouvelle vie. Certains réussissent, et parfois même haut la main, pendant que d'autres sont laissés à l'abandon et vivent de manière recluse dans une société très individualiste. Bien que le gouvernement fournit à ces nouveaux citoyens un appartement au loyer modique, des prestations sociales, des soins de santé gratuits et une formation professionnelle, et ce durant une période de cinq ans, cette assistance semble ne pas avoir suffi pour Madame Han. Après dix ans de vie à Séoul, la maman a rencontré énormément de complications à trouver du travail, alors qu'elle devait s'occuper de son fils épileptique. Selon un proche, la quarantenaire était très distraite et anxiuse. La situation de détresse dans laquelle vivait Sung-ok n'est cependant pas un cas isolé. De nombreux psychiatres s'accordent pour dire



T. Jacquet

En ce jour de célébration, les militants sont pour la plupart relativement âgés et hissent avec fierté le drapeau américain. Ces conservateurs sont catégoriques : *Eradicate communism*.

que le suivi psychologique des Nord-Coréens pourrait être amélioré. Après avoir vécu des années dans le pays le plus fermé au monde où ils étaient contraints d'assister à des exécutions publiques, ces hommes et ces femmes ont subi moult violations des droits de l'Homme et traumatismes, tels que des agressions sexuelles. Souvent, ces souvenirs les hantent encore des années après avoir posé les pieds de l'autre côté de la péninsule. Le triste sort de Sung-ok et de son fils met en lumière ces personnes psychologiquement souffrantes.

Quelques jours après les faits, le 15 août, la place de Gwanghamun était noire de monde. Des milliers de Sud-Coréens sont descendus dans les rues de la capitale pour célébrer le *Gwangbokeol*, jour de la libération du joug colonial japonais.



T. Jacquet

Pour l'occasion, la ville était décorée de mille et un drapeaux américains et sud-coréens. Le discours de cette journée de fête était clair : *No. Boycott Japan*. Ce message inscrit sur de nombreux t-shirts et pancartes attestait des tensions toujours aussi présentes entre les deux pays.

Pour autant, cet événement national n'aura pas été le seul mis en avant ce jour-là. En effet, quelques centaines de personnes se sont recueillies sous un chapiteau blanc installé en l'honneur de Han Sung-ok et de son fils, décédés quelques mois plus tôt. Des banderoles rappelant les tristes faits, des portraits des deux défunt, des chrysanthèmes blancs et des offrandes. Tous les moyens étaient là pour permettre aux Sud-Coréens de faire leur deuil. Ce jour pluvieux ne les aura pas

arrêtés. Successivement, ces derniers se sont inclinés face aux photos accrochées dans le chapiteau. Deux femmes se sont partagées le mégaphone pour dénoncer haut et fort la situation complexe dans laquelle se trouvaient Madame Han et son fils.

Suite à cette histoire rendue publique, les représentants du gouvernement ont annoncé qu'ils vérifieraient que les plus de 33 000 Nord-Coréens installés dans le Sud vivent dans des conditions humaines et ne manquent de rien. Madame Han et son fils ne seront peut-être pas décédés en vain. Cette disparition pourra peut-être permettre de remédier aux lacunes du système de protection sociale et de suivre psychologique pour les Nord-Coréens. L'espérance que des leçons puissent être tirées s'exhale depuis la tente blanche ■

L'anglais comme tremplin d'intégration

Dans les domaines où les institutions gouvernementales faillissent, les ONG privées prennent le relais. *Teach North Korean Refugees* offre aux Nord-Coréens des cours privés d'anglais en tête-à-tête avec un professeur anglophone. L'apprentissage de cette nouvelle langue permet-il aux nouveaux arrivants de mieux s'adapter ? Entretien avec les cofondateurs de l'association : l'Américain, Casey Lartigue et la Sud-Coréenne, Eunkoo Lee.

Texte par Marie Kneip

Dans leur bureau commun où règne un désordre semi-organisé, Casey Lartigue siège entouré d'une dizaine de goodies à son effigie. Diplômes personnels et certificats tapissent les murs de la pièce confinée dans laquelle il travaille, tout sourire.

Teach North Korean Refugees (TNKR) a pour spécificité d'organiser des cours particuliers, afin de redonner le pouvoir à l'élève. Ce dernier est libre de choisir autant de professeurs qu'il veut, mais devra les voir un minimum de deux fois par mois chacun. Les Nord-Coréens sont généralement très motivés. La question qu'ils posent le plus fréquemment est : « Quand est-ce que je commence ? » Un jour, treize heures avant le rendez-vous, une nouvelle élève est même arrivée dans leur bureau, en pyjama et en pantoufles. Elle voulait s'assurer d'être la première afin de pouvoir choisir parmi le plus grand nombre de bénévoles.

Avant de lancer son organisation, les efforts de Casey étaient concentrés sur la Corée du Nord. Il a participé à plusieurs lancers de ballons contenant des séries sud-coréennes sur DVD, des chocolats et des chaussettes.



Quelle importance accordez-vous à la vie privée de vos élèves ?

Casey Lartigue : Elle est primordiale. En lançant TNKR, je pensais naïvement que les bénévoles seraient là pour leur donner cours, non pas pour les interroger sur leur vécu. Nous avons donc créé deux circuits distincts au sein de *Teach North Korean Refugees*. Le premier circuit se limite aux cours d'anglais, et nous y interdisons toutes questions personnelles. Si un tuteur interroge son élève sur ses origines ou sa vie au Nord, il est viré. Dans le deuxième, les questions sont admises. On leur laisse davantage la possibilité de s'exprimer sur leur vécu.

Ces deux circuits permettent-ils à vos étudiants de se sentir en sécurité ?

Eunkoo Lee : Absolument. Ici, on leur apprend qu'ils ont le droit de garder leurs informations personnelles pour eux. On communique aux volontaires l'année où leur élève a fui, et c'est tout. Désormais, ils sont au Sud, et on les aide à partir de ce moment-là. Rien de ce qu'ils ont vécu auparavant ne les aidera à être de meilleurs élèves ici.

“

Rien de ce qu'ils ont vécu au Nord ne les aidera à être de meilleurs élèves ici.

Selon vous, quel est le plus grand frein à leur adaptation ?

Casey : Le problème principal reste la discrimination. Les Sud-Coréens se fichent d'eux, et ne sont pas accueillants. La jeune génération est très peu consciente de leur existence. La langue est également un frein à cause de l'accent, qui les trahit et nous permet de les identifier rapidement.

Pourquoi avoir choisi de leur proposer une aide linguistique ?

Casey : C'est tout simplement ce qu'ils demandent. L'anglais n'est pas la priorité des centres *Hana* – les centres d'aide gouvernementaux, NDLR. Les adultes éprouvent des difficultés dans les milieux universitaire et professionnel à cause de leurs lacunes. 30% d'entre eux citent l'anglais comme cause de leur sortie du système académique. Le point commun des individus qui viennent chez nous est qu'ils trouvent une utilité à la langue, et savent pertinemment pourquoi ils en ont besoin. Ils sont souvent passés à côté de certaines opportunités à cause de cela.

Les mots anglais sont-ils fort présents dans la langue coréenne ?

Eunkoo : Oui. Vu notre proximité avec les États-Unis, nous avons importé leur culture, mais aussi leur langage. Nous utilisons l'anglais dans nos conversations quotidiennes. Les Nord-Coréens, quand ils sont en rue, ne comprennent pas tous ces néologismes, comme *computer cleaning*. Ils penseront qu'il s'agit d'un réparateur d'ordinateurs, alors que cela désigne une laverie. *Juice, bus, banana, computer*, même les cahiers scolaires utilisent des mots anglais. Tous ces termes importés sont incompréhensibles pour les nouveaux arrivants.

Vous avez tous les deux participé à l'émission de téléréalité *On My Way To Meet You*, qui met en scène des Nord-Coréens et leur parcours de vie. Comment le public sud-coréen accueille-t-il ce programme ?

Casey : C'est une émission populaire, mais qui est en proie aux critiques. Une femme m'a confié qu'elle aurait rêvé voir ce genre de programme en 2001, l'année où elle est arrivée. À l'époque, les locaux la percevaient encore comme une criminelle ou une vaincue. À l'inverse d'elle, certains trouvent que l'émission transmet une vision exagérée de la vie au Nord, en allant parfois jusqu'au mensonge. Cependant, pour les gens qui ignorent tout de la vie là-bas, il s'agit d'une émission correcte. Pour les connaisseurs, par contre, c'est plus ennuyeux, car on ne rentre pas dans les détails.

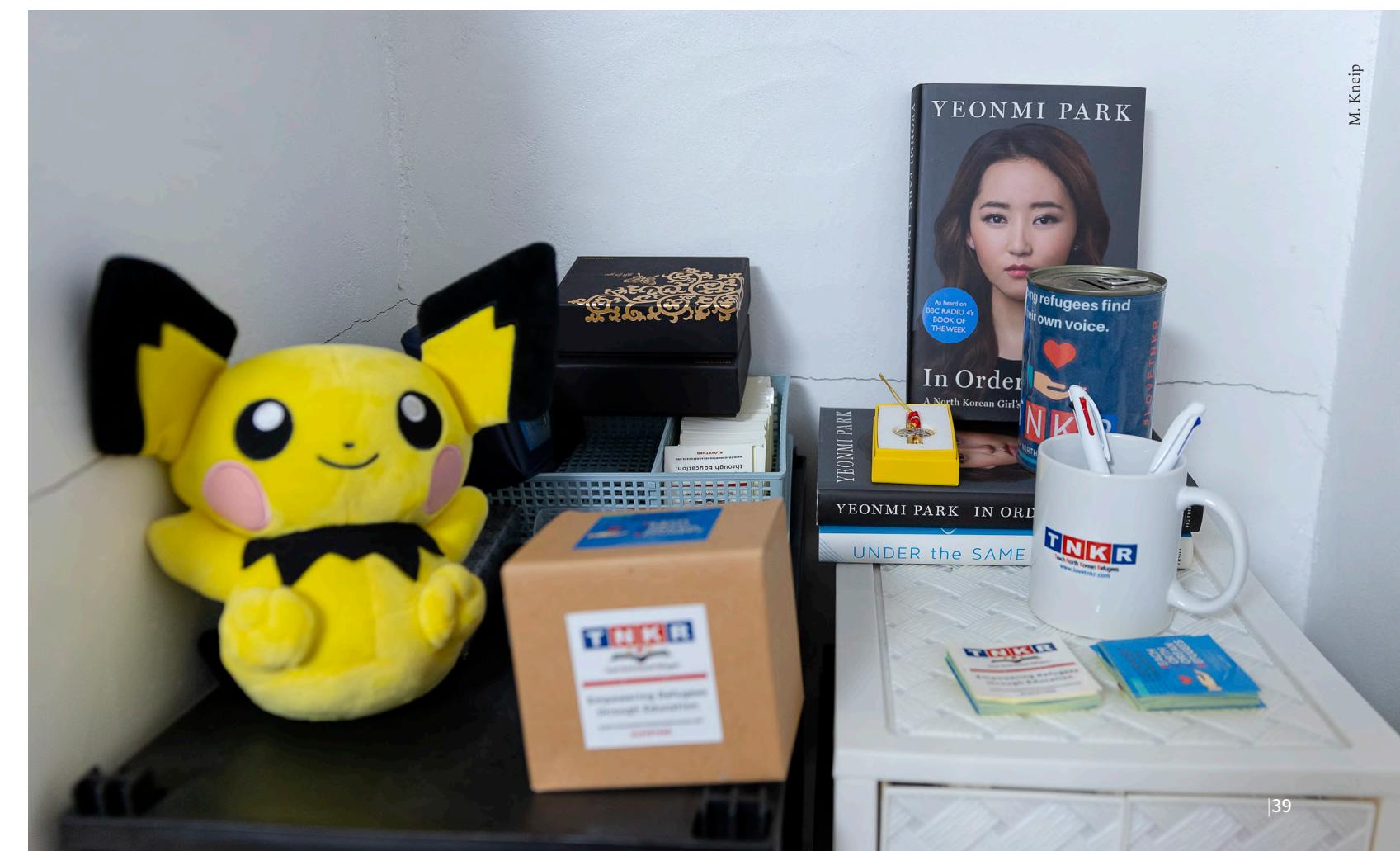
Dévoiler son passé peut-il avoir des conséquences sur les nouveaux arrivants ?

Casey : Une de nos étudiantes s'est faite interviewer par un journaliste, qui a ensuite publié toutes ses informations dans la presse. On ignore si c'est lié, mais suite à ça, un de ses proches au Nord s'est fait arrêter, un autre torturer, et un dernier exécuter. Une autre a reçu un appel du Nord expliquant qu'elle mettrait sa famille en danger si elle continuait à parler.

Bon nombre d'élèves refusent de rejoindre ce monde des projecteurs car ils sont vite pris pour cibles par des chercheurs et des intellectuels. Il faut garder en tête que tout le monde n'a pas décidé de quitter la Corée du Nord. Certains ont fui en suivant des membres de leur famille, contre leur gré ■

Park Yeonmi, Nord-Coréenne médiatisée mondialement, est passée par TNKR. L'association l'a aidée à prendre confiance en elle et à révéler son passé.

M. Kneip



Là où christianisme et confucianisme se rencontrent

La religion joue un rôle phare dans l'intégration des nouveaux arrivants au Sud. Bon nombre de fugitifs entrent en contact avec le christianisme au cours de leur périple en Chine, et se considèrent rapidement comme croyants. En Corée du Sud, le paysage religieux est bigarré ; philosophie confucéenne et influences chrétiennes venues de l'Occident se confondent. Décryptage d'un tableau religieux aux multiples facettes.

Texte par Marie Kneip

Assis dans son bureau de la prestigieuse *Seoul National University*, le sociologue Kim Philo plante le décor. « Au Sud, le confucianisme domine, même s'il est considéré comme une tradition, et non une religion. »

À mi-chemin entre idéologie et philosophie, il est à la base de la plupart des comportements typiquement coréens ; le respect pour les plus âgés, la division des rôles entre les hommes et les femmes, mais aussi la hiérarchie sociale du langage qui codifie de manière très stricte les relations entre individus en fonction de leur âge. Un homme de 25 ans, par exemple, ne pourra appeler « ami(e) » qu'une autre personne de 25 ans. Il ne sera pas privé de relation amicale avec toute personne plus jeune ou plus âgée, mais ce terme ne sera pas employé.

Lorsque l'importance de l'apparence physique en Corée est évoquée, l'universitaire fronce les sourcils, pensif. « Le confucianisme a peut-être bien influencé cette importance que nous donnons à l'allure. En Chine, l'idéologie a évolué

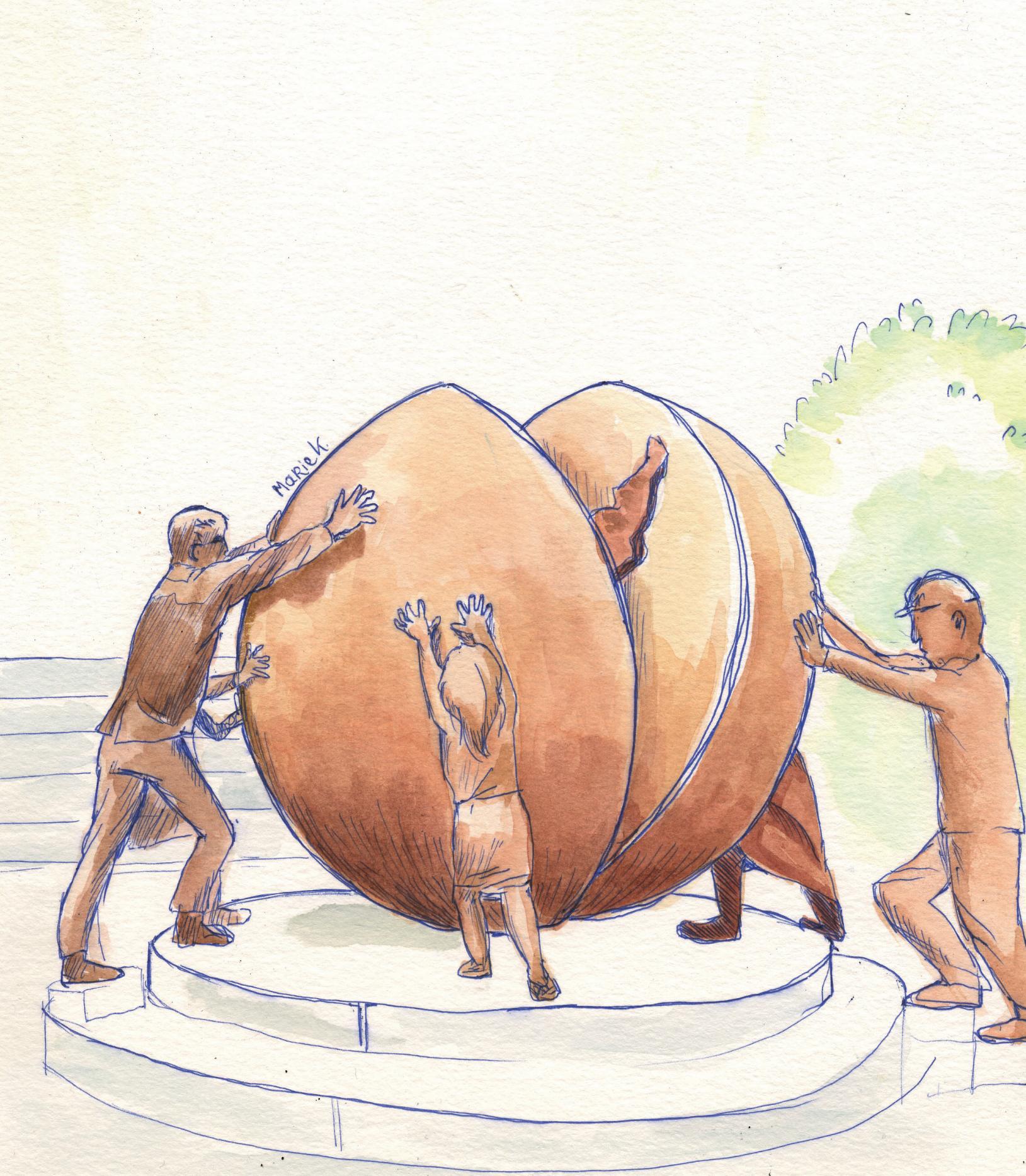
de pair avec l'arrivée du communisme. Mais ici, les valeurs confucéennes ont infiltré tous les pans de la société pendant près de 500 ans. Cela explique donc pourquoi les traditions confucianistes sont si ancrées. » La réputation familiale prime, ainsi que le regard de la société. L'être humain ne peut atteindre sa condition d'être humain qu'à travers l'éducation et l'apprentissage. Selon Sang Ho-ro, docteur et professeur en études d'Asie de l'Est, ce confucianisme coréen est source de comportements hypocrites. Si le principe confucéen est de sauver les apparences, il pousse ses adeptes à se retrouver dans des situations où ils mentent sur leurs intentions pour éviter de blesser ou de faire honte à la collectivité. Les individus adoptent alors une attitude peu sincère qui est pourtant contraire aux principes mêmes du confucianisme. Kim Philo relativise cependant. « Ces valeurs de base ont toutefois été modernisées par la culture occidentale. »

Concernant le paysage strictement religieux, Kim Philo dévoile que le pays du matin calme compte davantage de bouddhistes que de chrétiens. Néanmoins, l'influence du christianisme demeure très forte. Le catholicisme est introduit par des évangelistes français jésuites, dans les années 1780. Le protestantisme, lui, se répand avec l'arrivée de missionnaires américains, 100 ans plus tard. Les universités les plus réputées du pays ont été fondées par ces derniers.

Les Nord-Coréens face à la foi

En Corée du Nord, la seule croyance officiellement autorisée est l'idéologie *Juche*, qui dicte le destin de tout citoyen. Elle a été développée par son premier dirigeant, Kim Il-sung. Le point névralgique de cette idéologie nationale est un culte de la personnalité exacerbé autour de la dynastie Kim. Si la religion est interdite au Nord, elle n'est pas pour autant inexistante. Choi Jeong-seon, 75 ans, vient d'une famille qui était de confession chrétienne au Nord. Les membres de sa famille ont été victimes de nombreuses persécutions à cause de leur foi. Sauvée par son statut social aisné, elle y a échappé. Ji Seong-ho est arrivé au Sud en 2006, et est président de l'ONG *Now Action Unity Human Rights*, qui agit pour les droits humains et la réunification. Il a découvert le christianisme lors de son passage en Chine. Depuis son arrivée au Sud, il continue à participer à des activités hebdomadaires dans une chapelle. Il est catégorique : « La foi m'a beaucoup aidé à m'intégrer dans la société sud-coréenne. Si je devais évaluer à quel point, je dirais à 60%. »

Quand les premiers fugitifs nord-coréens sont arrivés en Corée du Sud en 1995, la plupart d'entre eux n'avait pas encore de conception de la religion. Ils étaient majoritairement accueillis par des missionnaires chrétiens ou catholiques. 80 à 90% ont donc été influencés par le christianisme ; une toute petite partie par le bouddhisme. Après leur séjour au centre d'intégration, *Hanawon*, 80% d'entre eux se considéraient comme catholiques. Néanmoins, ce phénomène de conversion est en déclin chez les fugitifs plus récents. En cause, le nombre grandissant d'associations désormais sans base religieuse qui leur viennent en aide. Aujourd'hui, seuls 40 à 50% d'entre eux sont chrétiens ou catholiques. Comme les chiffres le démontrent, la religion devient de moins en moins un facteur d'intégration ■



Rencontre Nord - Sud

남과 북의 만남





Namnambuknyeo, l'amour au-delà des frontières

À Mok-dong, quartier séoulite résidentiel, se tient l'une des 30 agences matrimoniales intercoréennes. Baptisée *Namnambuknyeo*, cette société de rencontres tire son nom d'un vieux proverbe selon lequel un homme du Sud et une femme du Nord formeraient le couple parfait. Ce shopping matrimonial, qui attire toujours plus de clients, pourrait à force faire changer le regard que les deux Corées portent l'une envers l'autre...

Texte par Théa Jacquet

Une décoration pour le moins kitsch, du thé à disposition, des murs fièrement ornés de photos de jeunes mariés, de diplômes et de certificats décernés par l'État. Tout est mis en place pour accueillir le mieux possible les célibataires en quête d'amour. Pour trois millions de wons – plus ou moins 2 500 euros –, Hong Seung-woo, fondateur de l'agence, propose aux Sud-Coréens de rencontrer cinq Nord-Coréennes. Pour ce faire, les hommes remplissent un formulaire en précisant leurs critères de sélection. Une fois les recherches affinées, le businessman suggère quelques profils des potentielles futures chanceuses. Au total, ce sont 100 Sud-Coréens et 1 500 Nord-Coréennes qui sont enregistrés dans sa base de données.

Une première rencontre à l'origine de tant d'autres

Tout est parti d'un *date*. Grâce à l'un de ses amis, Seung-woo rencontre pour la première fois en 2006 sa femme actuelle, Ju Yeo-jin, qui a fui le régime des Kim un an plus tôt. C'est le coup de foudre immédiat entre les jeunes adultes. À son tour, Seung-woo présente, avec son épouse, des femmes du Nord à ses amis du Sud. Cela fait mouche, et de plus en plus de célibataires sud-coréens de son entourage lui demandent de leur arranger des rendez-vous. De fil en aiguille, il décide, la même année, de lancer son entreprise afin de former d'autres couples intercoréens. Depuis lors, Seung-woo et Yeo-jin ont organisé 600 mariages, soit plus de 40 par an. Certains de ces ménages sont d'ailleurs nés d'une collaboration entre l'agence *Namnambuknyeo* et l'ancienne législature du pays. À l'époque, le gouvernement de Park Geun-hye avait organisé un *speed dating* géant réunissant 32 Nord-Coréennes et 36 Sud-Coréens. À l'initiative des autorités publiques, tout ceci avait été orchestré gratuitement, au grand malheur de l'entremetteur. « En organisant ces rencontres, je n'ai pas gagné d'argent. J'ai même perdu des clients. »



T. Jacquet

Même si lors de l'entretien, le patron de l'entreprise montre quelques photos de ses clientes, il s'est toujours imposé des règles très strictes. Selon lui, il est primordial de ne pas dévoiler la vie privée de ces femmes sur Internet, sous peine de mettre en péril leur famille restée de l'autre côté de la péninsule. Alors que le presque quinquagénaire explique le fonctionnement de son agence, deux jeunes gens sont en plein rendez-vous. À nouveau, au nom du respect de ces personnes, il refuse de nous mettre en relation avec le futur couple. Il en profite cependant pour vanter ses services et signale que dans 70% des cas, il parvient à unir un homme du Sud à une femme du Nord. En tant que bon homme d'affaires, il en arrive

à parler de ses deux fils âgés de 20 et 21 ans qu'il décrit comme de jolis garçons. Un sourire espiègle se dessine sur ses lèvres. L'homme semble avoir une idée derrière la tête. En se frottant les mains, il essaie sans relâche de nous marier à eux. « Êtes-vous des femmes de caractère ? », à quoi nous répondons que nous n'aimons pas nous laisser marcher sur les pieds. Il lève alors son pouce et nous félicite. Nombreux sont les Sud-Coréens qui peinent à trouver leur autre moitié, et ce, surtout dans les campagnes. Les femmes du Sud qui veulent entreprendre des études emménagent généralement dans la capitale. De plus, ces dernières auraient tendance à avoir des standards



T. jacquet

L'entrée des lieux ne trahit en rien le personnage. Non sans fierté, de nombreuses photos illustrant son épouse et lui interviewés par des chaînes de télévision sont accrochées sur le « mur de la gloire ».

Question à Kim Seok-hyang, sociologue au département des études nord-coréennes à l'Université d'Ewha : Comment les Nord-Coréennes sont-elles perçues au Sud ?

« Traditionnellement, les femmes du Nord sont vues comme propres, méticuleuses, respectant leur mari et supportant leur famille. Les hommes nord-coréens, par contre, sont la plupart du temps vus comme impolis, indécentes et n'entrant pas dans les normes sud-coréennes. Ces différentes étiquettes sont une forme de discrimination en soi. Hommes et femmes sont donc tout autant discriminés. Cependant, les femmes sont davantage accueillies. Cela démontre parfaitement le proverbe *Namnambuknyeo*, des couples composés d'hommes du Sud et de femmes du Nord. »

assez élevés. Ces hommes voient donc en ces *matchs* une aubaine pour rencontrer leur âme-sœur. D'autant que plus de 80% des personnes qui ont fui le régime communiste sont des femmes. Celles-ci seraient plus directes, respecteraient davantage leur mari, *leader* de la famille, et cuisineraient mieux – chose que les Sud-Coréennes font moins par manque de temps, consacré aux études ou à un travail. Comportement visiblement apprécié par les hommes du Sud. Se marier à l'un d'eux leur permet de s'intégrer plus aisément au sein d'une société si différente de celle qu'elles ont connue jusque-là. Il est certain que financièrement parlant, le mariage intercoréen est intéressant pour elles, mais il serait inexact de réduire leurs critères au seul aspect économique. Comme tout mari, un Sud-Coréen serait une oreille attentive, un support psychologique, mais surtout une personne connaissant parfaitement la société capitaliste qu'est celle de la Corée du Sud. De ce fait, il pourrait aider sa femme à s'accommoder au mieux à cette nouvelle vie et l'épauler dans les moments difficiles. Ne dit-on pas justement *pour le meilleur et pour le pire* ?

Un moyen de faire évoluer les mentalités

Alors qu'il évoque son mariage avec énormément de fierté, Seung-woo ne cache pas qu'au premier abord, il était assez stressé par les origines de Yeo-jin. En effet, il craignait qu'en flirtant avec une fugitive, il soit soupçonné d'espionnage et que celle-ci soit rapatriée au Nord. Avec le temps, il décide de faire une croix sur ces idées noires, et va de l'avant.

Il y a encore quelques années, les générations plus âgées auraient été choquées par ces mariages. À l'époque, c'était inimaginable, mais les mentalités ont changé. Créatrice de vêtements pendant près de 30 ans, la maman de l'entrepreneur a toujours eu un esprit très ouvert. Et c'est tout naturellement qu'elle lui a donc donné sa bénédiction. « D'autres parents se seraient opposés à cette décision parce que quand les hommes se marient avec des Nord-Coréennes, on pense qu'ils ne sont pas parfaits. »

Fort heureusement, les choses avancent plutôt dans la bonne voie, notamment grâce aux médias. Depuis quelques années, des émissions sont organisées en l'honneur de ces personnes qui ont dû fuir leur pays. L'occasion pour celles-ci de raconter leur parcours et ce qu'elles ont dû traverser pour arriver là où elles sont aujourd'hui.

Au-delà de leur mise en scène parfois grossière, ces *talk-shows* permettent de libérer la parole et de montrer que les Nord-Coréens ne sont pas si différents de leurs voisins. Certes, la péninsule a été divisée en deux, mais les racines restent intactes. En unissant des personnes de cultures opposées, Seung-woo a l'impression d'accomplir quelque chose de fort et contribue à sa manière à une lointaine réunification ■



Madame B* a quitté la Corée du Nord, il y a dix ans de cela, pour se rendre en Chine où elle espérait trouver un travail et envoyer de l'argent à sa famille restée au pays. Finalement vendue à un paysan chinois par ses passeurs, elle finit par *dealer* de la drogue et même devenir passeuse à son tour. Elle parvint d'ailleurs à aider sa famille à s'enfuir au Sud du 38ème parallèle. À l'heure du documentaire, Madame B part retrouver les siens. Jero Yun la suit dans son périple vers le pays du matin calme. Périple rempli d'incertitudes et de difficultés.

Marie K.

Madame B, un petit geste pour réveiller les consciences

En apprendre plus sur l'autre, cela passe aussi par la culture. À travers son documentaire *Madame B, Jero Yun, cinéaste sud-coréen, retrace un épisode marquant de la vie d'une Nord-Coréenne à la recherche de sa famille.**

Texte par Justine Delpierre

Pourquoi vous intéressez-vous à la problématique des Nord-Coréens en fuite vers le Sud de la péninsule ?

En tant que Sud-Coréen, j'ai hérité de l'histoire de mon pays sans vraiment le vouloir. En me penchant sur les conséquences de sa division, je recherche donc constamment des réponses à mes questions. Madame B, et le cas des Nord-Coréens en fuite, fait partie de ces interrogations que j'ai commencé à creuser en 2010, et ce, jusqu'à aujourd'hui.

Pensez-vous que sa vie est représentative de leur situation ?

J'ai rencontré des cas comme celui de Madame B, mais je préfère vous dire que l'histoire des Nord-Coréens qui quittent leur pays fonctionne au cas par cas. J'ai horreur de généraliser l'histoire des individus.

Comment avez-vous vécu votre rencontre ?

J'ai fait face à une double émotion. Cela a été un moment douloureux de ma vie – il s'est vu confronté à une réalité dont il n'avait pas conscience, NDLR –, mais en même temps, Madame B a été une rencontre inoubliable, touchante et bouleversante. J'ai rencontré une femme forte, comme je n'en n'avais jamais rencontrée après ma mère.

Pensez-vous qu'en réalisant des films ou documentaires sur cette problématique, la vision et l'intérêt de vos pairs vis-à-vis de leurs compatriotes du Nord puissent évoluer ?

Je suis quelqu'un qui ne croit pas aux grands changements. Je suis davantage attaché aux petits gestes qui, un jour, peuvent avoir des conséquences. Un film ne pourra pas changer grand-chose, mais cela peut déjà faire prendre conscience d'une problématique peu connue. *Madame B* est donc un petit geste qui pourra, je l'espère, avoir un jour une conséquence.

Quels retours avez-vous reçus ?

Lors des projections où *Madame B* était présente, nous avons rencontré bon nombre de Nord-Coréens très émus. Ils nous ont encouragés. En ce qui concerne les Sud-Coréens, peu de jeunes connaissent la situation des familles immigrées comme celle de Madame B. Ce film a eu le mérite de réveiller les consciences de certains de ces jeunes, mais aussi des plus âgés ■

* En italique, nous évoquons le documentaire. Sans, nous évoquons la personne.

Jun-heo, le désir de combiner ses origines

Rencontre avec Jun-heo, qui jongle habilement entre les métiers de vidéaste et pigiste. À priori, rien ne le distingue des jeunes adultes de sa génération. C'est sans compter ses 125 000 abonnés YouTube qui le suivent au quotidien, et sa fuite réussie, il y a maintenant huit ans, du pays le plus fermé au monde.

Texte par Marie Kneip



Parmi la jungle de vidéos disponibles sur YouTube, tous types de formats et d'expériences de vies s'entrecroisent. De temps à autre, certains ovnis se démarquent, et font le buzz. En mai 2017, une première vidéo apparaît sur la chaîne de Jun-heo, jusqu'alors inconnue. Celle-ci montre un jeune homme debout en rue, les yeux bandés et les bras grands ouverts. À ses pieds, une simple pancarte : *Je suis un transfuge nord-coréen. Certains me traitent d'espion, de traître, et de communiste. Je vous fais confiance, me faites-vous confiance ?* La dernière phrase de la pancarte incite les passants à lui faire un câlin selon le concept de *free hugs*. Les minutes passent, les marcheurs l'ignorent, certains le prennent en photo, et d'autres finissent par lui offrir l'accolade qu'il convoite tant.

Deux ans après la publication de cette première vidéo, c'est le même Jun-heo qui nous retrouve dans l'allée de Gwanghamun, grand square du centre de Séoul. Armé de sa caméra de vlog – témoignage vidéo de son quotidien – et de son trépied, il se filme, expliquant à sa com-

munauté comment s'est déroulée sa journée. Vêtu de noir de la tête au pied, son visage serein et son allure décontractée ne trahissent ni sa célébrité en ligne ni ses origines. Jun-heo ne réside à Séoul que depuis huit ans. Il a passé les 20 premières années de sa vie au nord du 38ème parallèle, sous le joug du régime des Kim. Après deux tentatives de fuite houleuses en 2005 et 2008, il atteint la Corée du Sud en 2011.

Installé dans un café à l'allure de hall d'hôtel, le YouTuber décharge sa sacoche noire de tout son matériel. « Restez naturelles, je vais juste filmer l'entretien. » Micros, ordinateur portable et batteries entourent la caméra qu'il installe pour filmer l'interview. Il nous montre, l'air satisfait, un exemplaire de *Télérama* qui lui consacre un entretien. Étudiant en relations internationales à la prestigieuse *Seoul National University*, il a choisi de faire une pause dans ses études afin de se consacrer pleinement à ses deux autres activités professionnelles. YouTube, côté web, et *Yonhap News*, côté journalistique. Cette agence de presse sud-coréenne lui permet d'exercer sa plume.



© YouTube @JunStory

HUMANS OF KOREA

Junstory
128 k abonnés

ACCUEIL **VIDÉOS** **PLAYLISTS** **COMMUNAUTÉ** **CHAINES** **À PROPOS** **REJOINDRE** **S'ABONNER**

Vidéos mises en ligne **TOUT REGARDER**

TRIER PAR

Comment les Français réagissent face à la Corée du Nord 2:48
Je suis un réfugié nord-coréen, je te fais confiance... 15:35
What if a North Korean asks Japanese for an hour... 5:27
Thank you to my subscribers! 1:24
I am a North Korean Defector, free hug for North... 3:44

2 k vues • il y a 14 heures
3,6 k vues • il y a 1 jour
3,6 k vues • il y a 2 jours
2,7 k vues • il y a 6 jours
3,7 k vues • il y a 1 mois

Sous-titres
Sous-titres
Sous-titres
Sous-titres
Sous-titres

You know N.Korea but You don't know North Korean 3:42
un Nord-Coréen demande un câlin aux Allemands Au mur... 5:03
How Japanese react to North Korean who is from... 10:02
CAN WE SHAKE HAND? [Social Experiment] 39:35
I am North Korean refugees, can you trust me? [Social... 1:23:22

"You know N.Korea but You don't know North Korean"
"un Nord-Coréen demande un câlin aux Allemands Au mur..."
"How Japanese react to North Korean who is from..."
"CAN WE SHAKE HAND? [Social Experiment]"
"I am North Korean refugees, can you trust me? [Social..."

Ici, les médias se concentrent sur nos différences. Je voudrais mettre l'accent sur nos similarités.

Un public peu informé

À son arrivée au Sud il y a huit ans, il ressent une certaine froideur de la part des locaux, et comprend rapidement que certains le considèrent comme un « mangeur d'impôts », le gouvernement lui offrant logement et frais scolaires. Et à sa rentrée universitaire, un de ses camarades lui fait clairement ressentir son antipathie.

Avant de lancer sa chaîne *YouTube*, l'étudiant crée une ONG dans le but de sensibiliser sa génération au mode de vie des Nord-Coréens. Faute de temps de la part des jeunes Sud-Coréens, le projet tombe à l'eau, mais Jun-heo reste déterminé à continuer sur cette lancée. Il décide alors de se poster dans la rue et d'interroger les passants.

Son professeur d'anglais de l'époque l'encourage à partager la vidéo sur Internet, et le succès est conséquent. Jun-heo lance sa chaîne pour montrer comment lui et ses semblables venus du Nord vivent au Sud. « Ici, les médias se concentrent sur nos différences, témoigne le *vlogueur*. Je voulais mettre l'accent sur nos similitudes. » Les locaux ignorent habituellement la présence de Nord-Coréens autour d'eux. Si le nombre de fugitifs s'élève à plus de 33 000 individus, il fait néanmoins figure de goutte d'eau dans l'océan des 50 millions d'habitants au Sud. En partageant en ligne son quotidien filmé,

le jeune homme veut affirmer sa présence au sud de la péninsule, et prouver à ses pairs qu'il n'est qu'à un pas d'eux. Jun-heo témoigne être pour l'instant l'un des rares Nord-Coréens présents sur *YouTube*, ce qui explique selon lui le timide impact de son contenu sur les internautes sud-coréens. Les commentaires internationaux se bousculent sous ses vidéos, mais les avis sud-coréens sont plus éparses. Si sa chaîne a soufflé ses deux bougies en mai dernier, le vidéaste reste déterminé à augmenter la visibilité de son contenu. « Le regard des Sud-Coréens sur moi n'a pas encore réellement changé, car je suis seulement en phase de me faire connaître. » En *vlog*, le jeune homme souhaite faire savoir aux locaux que les gens venus du Nord sont plus nombreux qu'ils ne le pensent.

Pour bousculer des préjugés encore tenaces, Jun-heo estime avoir besoin de renforts de la part d'anciens fugitifs qui s'engageraient comme lui. « Là, je suis seul en tant que *YouTubeur*, donc les répercussions ne sont pas très conséquentes. » Les rares réactions de ses semblables par rapport à sa vidéo de *free hugs* prouvent que ces derniers sont peut-être encore trop craintifs pour s'exposer. Il se remémore les commentaires de certains Nord-Coréens en riant. « On m'a beaucoup dit, si j'étais toi, j'aurais eu tellement peur de faire ces *free hugs* en public. »

De nature réservée et casanière, Jun-heo a trouvé en la vidéo un moyen de s'exprimer davantage et de sortir de son cocon.





L'agence de presse pour laquelle il rédige est un terrain supplémentaire pour partager son point de vue du Nord. Si les médias abordent habituellement la nation de Kim Jong-un sous l'angle politique ou nucléaire, Jun-heo préfère, tout comme sur sa chaîne YouTube, parler du quotidien des citoyens au Nord. Malgré sa démarche engagée, le jeune homme refuse l'étiquette d'activiste. « Je ne veux pas être exposé dans les médias, je souhaite juste faire connaître mon village natal et moi-même. »

Si la plateforme d'hébergement de vidéos lui rapporte plus que son travail de pigiste, il se méfie de la volatilité de son succès en ligne. Pour le vidéaste, être bien intégré signifie avoir un CDI et payer ses impôts. Avec son CDD chez *Yonhap news* et ses études, il se considère sur la bonne voie, mais espère un jour obtenir son Saint Graal personnel : travailler dans une grande entreprise. « Je me considère de plus en plus comme un citoyen sud-coréen, comparé à avant où je me sentais davantage étranger. À mon arrivée, tout était nouveau. Le métro tentaculaire, les tonalités de l'accent séoulite. » Il confie dans un éclat de rire géné qu'il lui reste beaucoup de choses à apprendre, car même après huit ans, il s'adapte encore aujourd'hui. « J'ai passé la majorité de ma vie au Nord. Je veux avoir ma propre identité en combinant les deux origines. » ■



Hors de la péninsule

한반도 밖에서

5

Un regard international

Park Sokeel travaille depuis neuf ans pour l'organisation *Liberty in North Korea*, plus connue sous le nom de *LINK*. Créée en 2004 et basée aux États-Unis, cette ONG a déjà aidé près de 1 000 citoyens à fuir le régime des Kim, à s'intégrer et à partager leur histoire.

Texte par Justine Delpierre

A Séoul, différentes associations viennent en aide aux Nord-Coréens. Certaines sont spécialisées dans les missions de sauvetage, d'autres dans l'intégration, d'autres encore dans les droits humains. Bon nombre ont leur siège social au pays du matin calme. *LINK*, une organisation qui s'occupe des fuyards dès leur arrivée en Chine, et ce jusqu'à leurs premières années en Corée du Sud, est au contraire, basée en Californie. « Certains ne parviennent pas à trouver leur place en Corée du Sud et décident d'aller dans un autre pays. » Depuis 2004, sous la législature de Bush, une politique d'aide aux Nord-Coréens installés aux États-Unis a été implantée. Elle n'est évidemment pas équivalente à celle mise en place en Corée du Sud. Il est donc erroné de croire qu'il y est plus simple de se sentir admis. « La preuve : la part de personnes que notre association accompagne là-bas ne représente qu'1% de tous les individus que nous aidons », explique Park Sokeel.

Né d'un père sud-coréen et d'un mère anglaise, Park Sokeel vit aujourd'hui à Séoul. Chez *LINK*, il est directeur de recherches et de stratégies, mais gère aussi la presse. Selon lui, la question des Nord-Coréens en fuite est peu connue et reste malheureusement de niche. « La majorité des Sud-Coréens sont assez indifférents à la problématique et n'apprécient pas les nouveaux arrivants à leur juste valeur. Évidemment, ils ont des connaissances sur leur pays voisin, mais comme partout dans le reste du monde, elles se limitent à Kim Jong-un et la sécurité du pays. »

Tous les jours, *LINK* collabore avec des Nord-Coréens. L'organisation les voit évoluer, assumer leur passé et prendre confiance en eux jusqu'à parfois raconter leur histoire au monde. Pour l'association, ces individus ne sont pas seulement des victimes qu'il faut aider, ils sont surtout des personnes indispensables à l'évolution de la Corée du Nord. « Via les échanges avec leurs proches et l'envoi de ressources vers leur pays d'origine, ces citoyens

aujourd'hui installés au Sud améliorent non seulement la vie de leur famille restée au Nord, mais ils permettent aussi de faire évoluer la société nord-coréenne dans son ensemble. Ils donnent accès à de l'information extérieure et accélèrent la transition économique », affirme Sokeel. « Ils sont également une des meilleures sources d'information, et même peut-être la meilleure source d'information sur la Corée du Nord. Chez *LINK*, nous les voyons comme des personnes avec lesquelles nous devons travailler pour pouvoir changer les choses », conclut-il avec conviction.

Un regard extérieur nécessaire

Grâce à sa double nationalité et sa vie hors de la péninsule, Sokeel aborde la problématique avec beaucoup plus de recul que ne le ferait un Coréen lambda. Il compare certaines difficultés de ces fuyards avec celles que tout autre migrant pourrait vivre. « La solitude. Toute personne qui émigre de cette façon coupe contact avec ses proches, sa famille et cela n'est pas facile. L'être humain a besoin de socialiser. »

Il met également en parallèle leur situation avec ce qu'elle pourrait être dans un autre pays. « En Corée du Sud, ils sont considérés comme des transfuges ou des fuyards. Ce qui est assez fort d'un point de vue identitaire. Par contre, à Bruxelles, leur identité se limite à être des immigrés d'Asie de l'Est parce que là-bas, peu de personnes savent différencier un Chinois d'un Japonais, d'un Coréen... Et encore moins un Sud-Coréen d'un Nord-Coréen. »

Et lorsque les médias évoquent les envies de retour en Corée du Nord, Sokeel appuie sur l'importance de l'interprétation de ces dires. « Il existe des statistiques reprenant le nombre de Nord-Coréens qui veulent retourner au Nord. Cependant, vouloir retourner à la maison peut signifier beaucoup de choses. Par exemple, si tu es de Bruxelles, mais que tu vis à New York, tu auras peut-être un jour envie de retourner chez toi pour voir ton village, car ta famille te manque. Cela ne signifie pas pour autant que tu veuilles abandonner ta vie à New York pour retourner définitivement en Belgique. C'est exactement la même chose pour les Nord-Coréens. Il est normal qu'ils veuillent revoir leur village natal, mais ils n'en sont pas au point de vouloir retourner vivre là-bas. »

Active aux États-Unis et en Corée du Sud, l'ONG ne désire pas, ou pas encore, s'étendre à d'autres pays. Pourtant, même si peu de personnes en ont conscience, des communautés nord-coréennes se sont installées dans de nombreux pays, et même en Europe. C'est le cas, par exemple, au Royaume-Uni. Pour autant, selon Sokeel, « cette communauté est petite et en diminution depuis quelques années. Avec son temps et ses ressources limitées, *LINK* n'apporterait rien de plus que l'organisation présente sur place. Il y a tellement plus à faire en Corée du Sud. » ■



La Corée d'Angleterre

Alors que la majorité des Nord-Coréens fuit vers la Corée du Sud, au début des années 2000, une petite partie de la population s'installe à 8 857 kilomètres de là, sur un autre continent.

Texte par Emeline Colpaert

Située au sud-ouest de Londres, à 30 minutes en train, New Malden s'apparente à une sorte de microcosme en plein cœur de l'Angleterre, une version miniature de la Corée au pays de *Shakespeare*. À la sortie de la gare se dessine la route principale, la *High Street*. Sur cette allée, une supérette attire l'attention. Son nom d'enseigne, *Seoul Plaza*. À l'intérieur, des centaines de denrées alimentaires typiquement coréennes. Plus loin dans la rue se dévoilent des restaurants coréens, une agence immobilière ayant pour nom *Seoul Residential* et une association caritative. Les maisons de briques évoquent bien l'Angleterre, mais les épiceries donnent l'impression d'être en Corée. Un hasard ? Certainement pas. Dans les années 80, pour des raisons financières, l'ambassade sud-coréenne, d'abord implantée à Wimbledon, prend ses quartiers à New Malden. Elle entraîne avec elle une grande communauté de plus de 20 000 Sud-Coréens. Foyer pour de nombreux exilés, la ville accueille également des Nord-Coréens, comme *Byeon Yeeun Geumsi*. Ils sont aujourd'hui 600 à s'être installés à New Malden, des femmes pour la plupart. La ville abrite la plus grande diaspora nord-coréenne d'Europe.

En plein mois de juillet, par une journée chaude et ensoleillée, Yeeun, 35 ans, assise par terre dans son appartement de 20 mètres carrés, une tasse de thé à la main, commence à se confier sur son passé et ce qui l'a amenée à New Malden. Tout commence en 1999, lorsqu'à l'âge de 15 ans à peine, elle fuit la Corée du Nord avec sa mère. « Nous sommes allées en Chine, car une partie de ma famille vivait là-bas. » Restée cachée pendant deux ans dans un orphelinat, elle finit par être dénoncée et renvoyée au Nord. Tout comme sa maman. Plusieurs allers-retours entre la Corée du Nord et la Chine s'enchaînent, et

en 2004, elle donne naissance à deux enfants. « À cette période, il était très difficile de se cacher », avoue-t-elle d'une voix tremblante. « En Chine, la naissance d'un bébé n'est pas protégée par le gouvernement et il y a un risque de rapatriement à la seconde près », ajoute-t-elle. Malheureusement, ses enfants, sa mère et elle sont attrapés et renvoyés à nouveau au Nord. Ce quatrième renvoi sera le dernier et la cinquième tentative de fuite, une réussite. Après avoir traversé la Chine et être restés six mois au Vietnam, ils obtiennent enfin l'asile pour s'expatrier en Corée du Sud. « C'était un soulagement. J'étais reconnaissante envers les autorités sud-coréennes de nous accueillir. » Pourtant, sur place, la réalité la rattrape. Yeeun fait face à des complications : d'une part, être une maman célibataire, d'autre part, avoir des enfants ayant la double nationalité sino-coréenne. En effet, à leur arrivée, ceux-ci deviennent officiellement des citoyens sud-coréens, mais ne bénéficient pas, d'un point de vue légal, des mêmes avantages que ceux nés en Corée du Nord. Les obstacles économiques et culturels étant difficilement surmontables et suite aux précieux conseils donnés par un de ses amis, elle décide – onze mois après s'être installée – de quitter la Corée du Sud pour un autre pays.

De Liverpool à New Malden

Naturalisée sud-coréenne, Yeeun se rend en Angleterre en 2008 avec sa famille pour y demander l'asile. Depuis 2003, 544 demandes sur 1 300 ont été acceptées par le *Bureau de l'Intérieur* britannique. Chanceuse, sa mère se voit fournir un premier logement par le gouvernement, pour sa famille et elle, à Liverpool. « L'endroit était sympa et les gens très gentils », se souvient Yeeun.



Le 22 octobre 2019, Yeeun a participé à une conférence à Londres durant laquelle elle a raconté sa vie en Corée du Nord et sa fuite.



Comme son ami Kim Wook, Yeeun a sa propre chaîne YouTube. Elle y publie des vidéos de ses voyages, d'événements culturels à New Malden ou encore de ses performances en danse.

Jamais je n'ai eu d'amis du Nord jusqu'à ce que je rencontre Yeeun.

”

Après quelques temps, elle peine à s'intégrer. Pour elle, mais surtout pour sa maman, parler anglais est plus compliqué que prévu. « Sur le long terme, cette ville ne nous correspondait pas », ajoute-t-elle.

Peu de temps après, sa mère obtient un permis de travail et – en raison de la présence d'une importante communauté coréenne – se met à la recherche d'une nouvelle maison à New Malden. D'abord réticente à l'idée de déménager une énième fois, Yeeun accepte finalement de la suivre. « C'était un mal pour un bien. J'avais entendu dire que là-bas, il y avait plus d'opportunités pour les Nord-Coréens, notamment pour les enfants. » Son idéalisation pour cette nouvelle ville a finalement eu raison d'elle. Surprise, elle ne s'attend pas à découvrir aussi peu de générosité de la part de la population locale. Dans ses souvenirs de petite fille, sa ville natale d'Hoeryeong-si, en Corée du Nord, était beaucoup plus chaleureuse. Son intégration dans le monde professionnel n'est pas aisée non plus. « Par le passé, j'ai travaillé dans un bar où le personnel était anglais et où nos cultures s'entrechoquaient. La taille des cafés était source de malentendus. » Aujourd'hui, la vie de Yeeun s'améliore et avec le temps, elle s'est habituée. « Si je reste ici, c'est surtout parce qu'il y a de la nourriture coréenne », dit-elle en blaguant. Elle travaille maintenant dans un restaurant coréen avec des personnes issues de la communauté coréenne, mais aussi chinoise. « Nous nous comprenons plus facilement. »

Une rencontre improbable

Yeeun continue d'être enjouée, l'atmosphère se détend peu à peu. Elle se sert encore du thé. Elle en sert aussi à son ami assis à sa gauche, qui n'est autre que Kim Wook, ou *Korean Boy Woogie* pour les connaisseurs. À 30 ans, il est YouTuber et organise des événements culturels coréens. Grand voyageur dans l'âme, il est arrivé à New Malden en avril 2019. Il envisage d'y rester encore quelques mois avant de repartir pour Séoul.

Wook ne s'intéressait pas beaucoup au sort des Nord-Coréens lorsqu'il était adolescent. Durant son service militaire, les hauts-gradés lui ont même fait comprendre qu'il devait les considérer comme des ennemis politiques. Avant de poser ses bagages en Angleterre, le jeune homme n'avait jamais entendu parler de cette ville anglaise accueillant des Nord-Coréens. « Dans mon pays, je n'avais aucun contact avec eux. Jamais, avant d'arriver à New Malden et d'y rencontrer Yeeun, je ne m'étais lié d'amitié avec quelqu'un du Nord », confie-t-il. Yeeun reprend alors la parole et raconte comment se sont déroulés les premiers instants avec Wook. « Il est venu vers moi, m'a saluée chaleureusement et m'a demandé si je venais de Corée du Nord. » À ce moment-là, tout un tas de questions émergent dans le cerveau de la jeune femme : « Qui est-il ? » « Est-il sud-coréen ? » « Comment sait-il que je viens du Nord ? » Elle a appris à se méfier de tout et de tout le monde lorsqu'elle était en Chine. Certains réflexes sont restés même si ici, en Angleterre, elle se sent libre de ses mouvements. Au fil du temps, les doutes ont laissé place à la confiance. « Être ami avec lui ne me pose aucun problème, j'en suis même très heureuse », livre-t-elle en lançant un regard complice au jeune homme. Alors qu'il est coutume de penser qu'un Nord-Coréen et un Sud-Coréen ne peuvent s'entendre, Yeeun et Wook prouvent le contraire. Entre les deux, que pourtant presque tout oppose, se sont créées une belle complicité et une déconcertante facilité à se comprendre.

Consciente de la chance qu'elle a de vivre en Angleterre, Yeeun garde tout de même une certaine nostalgie de son pays natal, même si elle ne souhaite pour rien au monde y retourner ■



Et après ?
그 이후의 삶은 ?

6

Réunification intercoréenne : illusoire ou inévitable ?

En juin 2000, sous la présidence de Kim Dae-jung, Corée du Sud et son voisin du Nord s'engagent tous deux à œuvrer en faveur de la réunification intercoréenne. Près de 20 ans plus tard, les Nord-Coréens au Sud avoisinent les 34 000, et cette dernière est plus que jamais à l'agenda politique. Quel rôle ceux qui ont fui le régime ont-ils à jouer dans le processus, et est-il en bonne voie ?

Texte par Marie Kneip

Kwon Soyoung et sa collègue Park June sont toutes deux politologues et chercheuses. Pour des raisons de sécurité, la docteure Kwon tend à penser que la réunification est nécessaire, et se produira à un moment donné. La chercheuse avertit cependant que la procédure sera extrêmement longue à tous niveaux : économiquement, politiquement et socialement. « Nous étudions le cas allemand depuis très longtemps, afin de voir si ça sera acceptable », ponctue sa collègue Park June. « Nous estimons que ce sera pire que l'Allemagne, qui a eu besoin de 30 ans pour se reconstruire. Le mécanisme doit être mis en place avec beaucoup de précautions. Nous ne voulons pas de changements radicaux, comme casser un mur ou se débarrasser de la zone démilitarisée. Ça doit être un processus très lent qui permettra à tous de s'adapter. » En bref, les deux chercheuses refusent une « thérapie choc ».

Kwon Soyoung prend également en compte l'évolution des mentalités. « Si ça avait été il y a 30 ans, qu'on avait davantage de familles séparées et que nous n'avions pas été témoins de la réunification allemande, je pense qu'on la considérerait comme un *must*. Mais actuellement, nos soucis économiques ne permettent pas d'offrir au Nord les fonds nécessaires à l'unification de la péninsule. »

Les chercheuses refusent également une transition trop abrupte. Elles insistent particulièrement sur la complexité du processus politique, qui sera épineux. Qu'est-il envisagé dans ce cas ? Pour Park June, l'idéal serait un système de confédération, tel que celui de la Suisse. Avec un dirigeant des deux côtés, donc. Néanmoins, dès qu'il y aurait une décision à prendre à propos d'un sujet social ou international, chacun des présidents émettrait une position propre, et donc potentiellement différente.

Une politique de réchauffement qui refroidit les Nord-Coréens

Park Sun-young, fondatrice de l'ONG *Mulmangcho*, qui offre des cours de chant et d'anglais aux Nord-Coréens, met la situation internationale en cause. L'activiste croit dur comme fer à l'accrolement des deux Corées, et considère les individus venus du Nord comme la pierre angulaire de sa concrétisation. « Ils sont la génération de la réunification préalable. » Elle précise qu'ils sont les seuls à avoir vécu au Nord et au Sud, à avoir connu la dictature et la démocratie libre. « Je garde espoir. Je ne sais pas quand, peut-être cette année, l'année prochaine, ou dans trois ans », évoque-t-elle, perplexe. « Mais je pense que ce projet se concrétisera. »

Park Sun-young est critique vis-à-vis de la politique de l'actuel dirigeant Moon Jae-in. Alors que ce dernier est acclamé par la presse internationale pour le rapprochement pacifique avec son homologue du Nord, l'activiste n'est pas de cet avis. Dès qu'on prononce le nom du président, la femme éclate d'un rire nerveux. Elle accuse son chef d'État d'un manque de transparence, et de ne pas respecter la Constitution. Kim Hyeon-seo (nom d'emprunt), Nord-Coréenne membre de la chorale *Mulmangcho*, est du même avis que Sun-young. « Je suis très critique envers le gouvernement actuel. Selon moi, si Moon Jae-in continue comme cela, nous ne serons jamais réunifiés. » Elle reproche au gouvernement Moon sa proximité avec le dirigeant du Nord. « Les autorités d'ici nous disent qu'en cas de réunification des deux États, nous deviendrons plus puissants que le Japon. Mais je n'y crois pas, il y a encore trop de misère au Nord. Le rapprochement entre le Nord et le Sud devra d'abord passer par un rééquilibrage économique, social et culturel. Il nous reste un fossé gigantesque à franchir. »

Uni (nom d'emprunt), Nord-Coréenne de 26 ans vivant au Sud, est quant à elle pleine d'espoir, mais reste réaliste. « Cela permettrait aux Nord-Coréens de réclamer leurs droits et de s'exprimer plus librement. Mais cela fait trop longtemps que le régime est en place. Ce ne sont pas des sommets entre dirigeants qui feront véritablement changer les choses. » Cependant, si ce rêve se réalisait, la première chose que la jeune femme ferait serait de retourner dans son village natal voir les visages qui lui sont familiers.

Les Nord-Coréens au Sud comme amorce de réunification

Le rapprochement fait partie intégrante de l'agenda politique sud-coréen, et les autorités comptent un *Ministère de la Réunification* créé en 1969. Historiquement, au sein de l'échiquier politique sud-coréen, le regroupement des deux États était un sujet majoritairement abordé par les progressistes. Si un conservateur l'évoquait, il était mal vu au sein de son parti. Cependant, en 2015 s'opère un changement. Le quotidien conservateur *Chosun Ilbo* lance une campagne de fonds pour préparer le processus. Cette dernière récolte plus de deux millions de participations, dont deux milliards de wons coréens (1 522 000 euros) offerts par le puissant conglomérat industriel *DAELIM*. Cette campagne participative est à l'origine de la création d'une association pour la réunification, *UniKorea*. Sa porte-parole Holly Kang assure l'indépendance de la fondation par rapport au parti conservateur. « Nous essayons d'être le plus neutre possible, et de dépasser la politique, car les débats autour de la procédure sont extrêmement politisés en Corée du Sud. » La fondation octroie des bourses généreuses à toute association qui sensibilise, éduque, ou mène des recherches sur le sujet. *UniKorea* organise des rencontres entre des citoyens qui vivent toujours sous le régime communiste, et des Sud-Coréens. Le but est d'élargir les points de vue de ces derniers afin de préparer le terrain en vue d'un possible rapprochement des deux États. Tout comme Park Sun-young, Holly Kang soutient que les individus ayant fui le Nord jouent un rôle primordial dans le parcours vers la réunification. « Ce n'est pas un chemin à sens unique, vous savez. La Corée du Sud ne devrait pas être la seule à la prendre à sa charge, même si certaines personnes ne sont

pas de cet avis », ponctue-t-elle en rigolant. Elle affirme que la nature du régime politique au Nord empêche toute communication avec les citoyens. C'est d'ailleurs pour cela que *UniKorea* les considère comme une forme de « réunification qui vient à eux ». La communauté de Nord-Coréens au Sud permet à la fondation d'obtenir une connaissance approfondie de la situation. Eux comprennent mieux que quiconque ce qu'il se passe là-bas. « Nous les soutenons par bonté, mais nous regardons évidemment le futur en pensant à un avenir pour tout le monde, et pas seulement pour les Sud-Coréens », ajoute-t-elle. Holly Kang invoque la peur et l'ignorance comme raisons du désintérêt des nouvelles générations. Le climat relativement tempéré entre les deux Corées n'affole pas les citoyens, qui ne sont pas pressés par l'idée d'un rapprochement. Les jeunes ont peur pour leur emploi, et craignent de nouvelles taxes. « Mais peu de gens réfléchissent au fardeau et au coût de la division », rétorque-t-elle ■



À 50 kilomètres au nord de l'agitation de Séoul se trouve une bande de terre de 238 kilomètres de long, et de 4 kilomètres de large. Cette zone démilitarisée créée en 1953, plus communément appelée *DMZ*, est le lieu de tous les contrastes.

Preuve irréfutable des tensions continues entre le Nord et le Sud, elle est également le théâtre de centaines d'excursions touristiques quotidiennes. Les voyageurs affluent du monde entier pour fouler le sol de ce lieu unique. Au programme, visites du Troisième Tunnel d'infiltration, de la gare de Dorasan et de l'observatoire de Dora. Mais aussi selfies avec les militaires et boutique souvenirs où la zone la plus surveillée du monde est tamponnée sur t-shirts, casquettes et autres *goodies*.

À son extrémité Ouest, la *JSA* – *Joint Security Area* – est le lieu de rencontres des dirigeants de la péninsule. Reconnaissable à ses maisonnettes bleu ciel, elle est accessible aux touristes, tout comme la zone démilitarisée. Contrôlée par l'*ONU*, la *JSA* reste néanmoins la toile de fond d'exercices militaires fréquents, au grand regret des tours opérateurs.

T. Jacquet

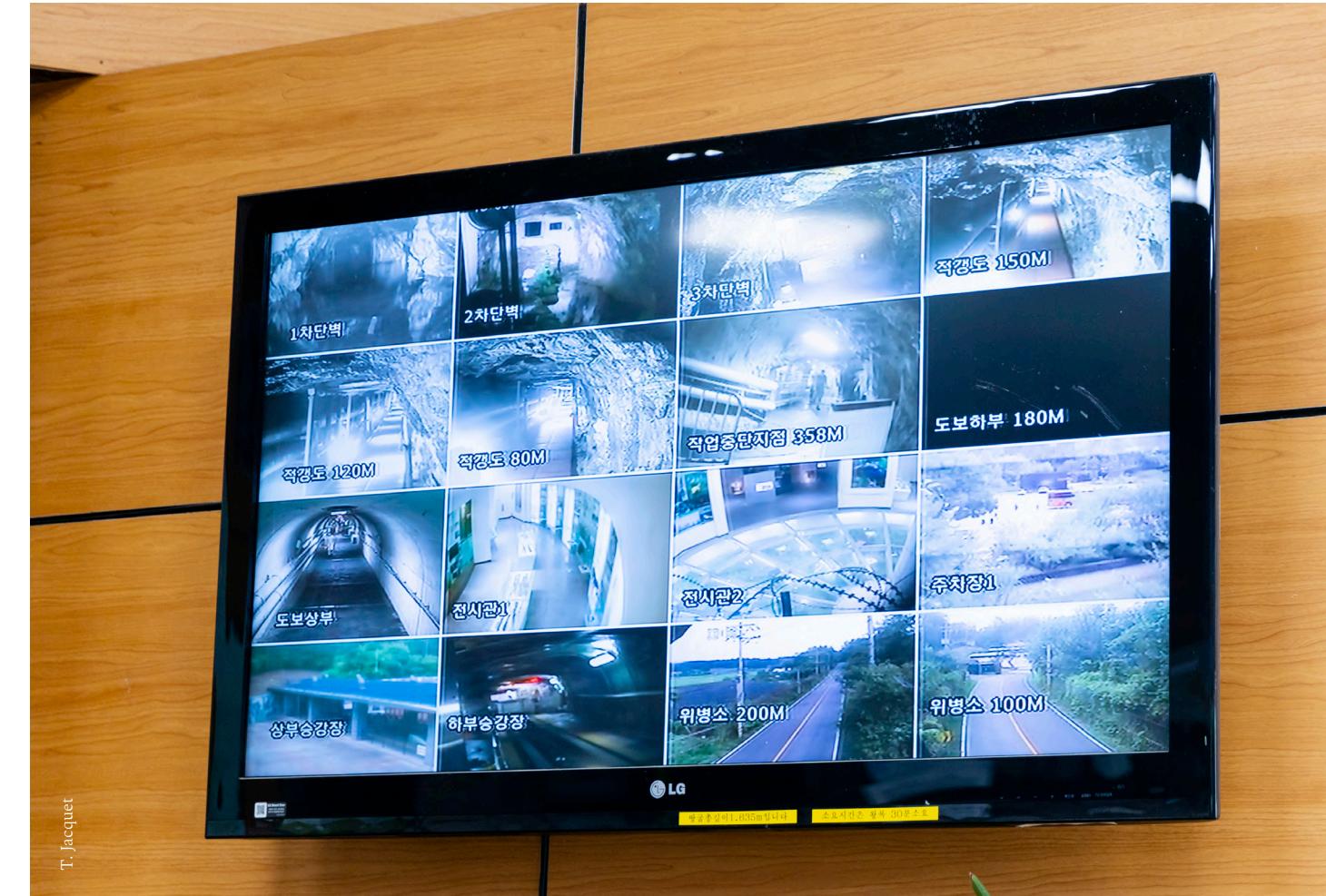






T. Jacquet

Entre 1974 et 1990, les autorités sud-coréennes ont décelé quatre galeries reliant les deux pôles de la péninsule. Le régime de Pyongyang avait en effet creusé ces tunnels dans le but d'envrir l'ennemi. Les Nations Unies avaient estimé à l'époque que, via ces canaux, le Nord pouvait faire passer 30 000 personnes par heure de l'autre côté de la frontière. Le plus connu d'entre eux est le *Troisième Tunnel* localisé en 1978 grâce aux indications d'un ancien militaire nord-coréen. À la découverte de celui-ci, le Nord a prétendu qu'il s'agissait d'une mine de charbon.



T. Jacquet

Malgré un magasin de souvenirs à l'entrée, l'humidité, la lumière blafarde et les murs défraîchis du *Troisième Tunnel* ne manquent pas de rappeler le climat de tension qui subsiste entre les deux pays. Au bout de ce souterrain, trois cloisons installées par le Sud dans le but de se protéger d'éventuelles attaques surprises du Nord se succèdent sur 170 mètres de long. Les souvenirs de cette expérience devront cependant rester ancrés seulement dans les mémoires, car, ici, aucune photo n'est tolérée.



T. Jacquet

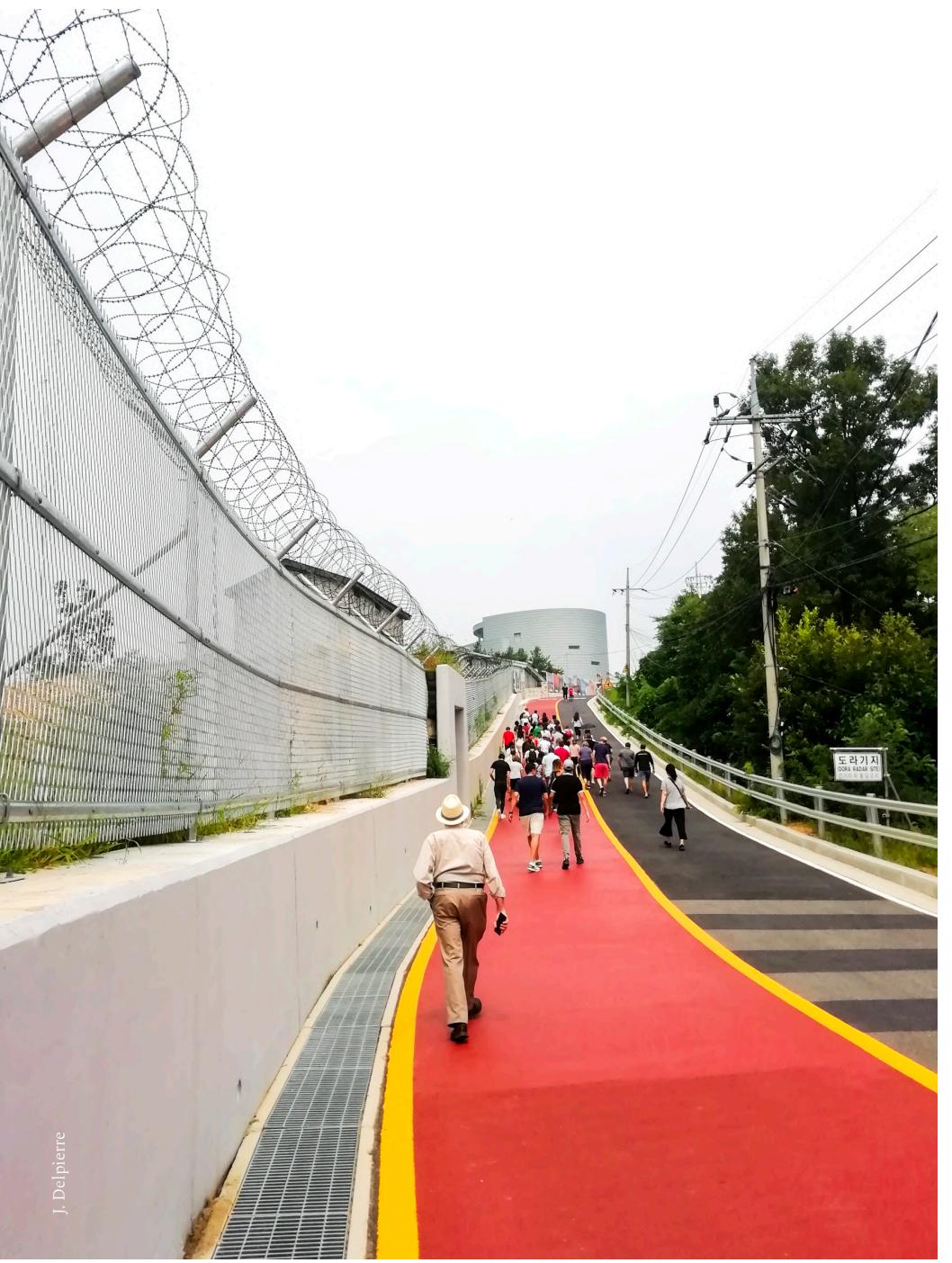


T. Jacquet

« Paix entre la Corée du Nord et la Corée du Sud.
Secours urgent au Nord. Écoutez les réfugiés.
13/06/2019 »



Après avoir été fermée pendant la guerre de Corée, la ligne de chemin de fer Gyeongui, traversant la péninsule, est rouverte le 14 juin 2003, suite à un accord signé entre les deux Corées. Pour ce faire, la gare de Dorasan est inaugurée, reliant ainsi à nouveau le Nord au Sud. Aujourd'hui désaffectée, celle-ci est une étape phare des excursions organisées par les tours opérateurs.





T. Jacquet

« No photo sweetie »
– « Pas de photo ma chérie »



T. Jacquet

Depuis l'observatoire de Dora,
la Corée du Nord est perceptible.

Remerciements



Nous souhaitions remercier chaleureusement :

Notre traductrice et notre fixeur : KIM Hongju et Yann KERLOCH

L'équipe de maillage pour son investissement et son écoute : Amandine DEGAND, Nora DE MARNEFFE, Esther DURIN, Gaetan GRAS et Nordine NABILI

Notre promotrice pour son expertise : Nora DE MARNEFFE

Nos accompagnateurs pour leur temps et leurs conseils avisés : Damien BODART, Patricia BOUTEILLER, Emmanuelle BYVOET, Delphine DE RIDDER et Luc VUYLSTEKE

Le responsable de la plateforme de crowdfunding IHECS FUND pour son professionnalisme : Damien VAN ACHTER

Nos relecteurs pour leur oeil attentif : Martine DEROANNE, Luc GILBERT et Luc JACQUET

Nos contributeurs pour leur participation financière sans laquelle ce projet aurait difficilement abouti : l'Abbaye d'Orval, Adrien ALLARD, Marie-Anne ALLARD, Carole ANCRE, Sharyn ANDERSON, Godelieve BAELEN, Louise BATERNA, Clément BAUDOUIN, Julien BIALAS, Laure BINET, Pascale BLONDIAUX, Lucas BOLLETTE, Freddy BOURGOIS, Margot BRUNET, Jezabel CHEVALIER, Lucie COLLA, Roger COLPAERT, Thierry COLPAERT, Viviane DE CALLATAŸ, Clémence DE COSTER, Isabelle DECOSTER, Inès DEFRAIGNE, Nicolas DELMOTTE, Antoine DELPIERRE, Florence DELPIERRE, Jean-Claude et Annie DELPIERRE, Philippe DELPIERRE, Denise DELVAUX, Damien DEROANNE, Martine DEROANNE, André DUCATTEEUW, Murielle DUCATTEEUW, Maud DUCOBU, Justine FANIEL, Alexandra FERETTE, France FOUARGE, Marine GASZTONYI, Benjamin GILBERT, Luc GILBERT, Arno GOIES, Granny, Luc HERRY, Didier HOSSEY, Luc JACQUET, Benoit KNEIP, Laura KNEIP, Michel KNEIP, Augustin LOISEAU, Paula MARTIN, Horace MARTINS, Octavie RALET, Martine RENSONNET, Laura TRAN, Alice WILIQUET, et Yves

Canon Belgium et l'IHECS pour le prêt de matériel

L'imprimerie Gillis pour son travail et sa disponibilité

Toutes les personnes qui nous ont encouragées et aidées de près ou de loin à réaliser ce Mook

Merci,

Emeline COLPAERT, Justine DELPIERRE, Théa JACQUET et Marie KNEIP